

JOURNAL HELVETIQUE
OU
R E C U E I L

D E

*Pièces de Morale , de Politique d'Occo-
nomie , d'Agriculture , d'Histoire Natu-
relle & Civile &c. Avec des Pièces fu-
gitives de Littérature choisie , en prose &
en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux ,
les Découvertes & l'Encouragement des
Sciences & des Arts , des Manufactures
& des Métiers &c.*

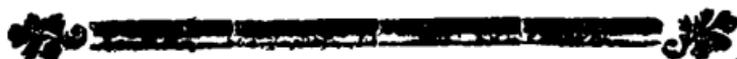
DEDIÉ AU ROI,

F E V R I E R 1 7 6 9.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.



MD CCLXIX,





JOURNAL HELVETIQUE.



F E V R I E R 1769.

S U I T E

Des Réponses de M. FRANKLIN, au second Interrogatoire qu'il subit devant la Chambre des Communes du Parlement d'Angleterre ().*

Q. **L**E droit du timbre en Amérique pourroit-il passer pour une taxe répartie avec égalité ?

R. Je ne crois pas.

Q. Pourquoi cela ?

(*) Voyez notre Journal précédent, pag. 3.

R. Parce que le plus fort du produit viendrait des procès intentés pour le recouvrement des dettes, & seroit conséquemment payé par le bas peuple, déjà trop pauvre pour satisfaire aisément à ce qu'il doit. Ce seroit donc une taxe onéreuse imposée sur les pauvres, précisément parce qu'ils le sont,

Q *Cette augmentation de dépenses ne seroit-elle pas un moyen de diminuer le nombre des procès ?*

R. Je ne le crois pas ; car les frais tombant sur le débiteur, cela ne dégoûteroit pas le créancier d'en intenter.

Q *Si l'acte du timbre est révoqué, les Américains ne croiront-ils pas pouvoir contraindre le Parlement à révoquer de même toute taxe externe maintenant en vigueur ?*

R. Il est difficile de répondre à des questions sur la façon de penser des gens, dans un si grand éloignement.

Q *Mais à quel motif croyez vous qu'ils attribueront la révocation de cet acte ?*

R. Je présume qu'ils jugeront que l'on a été convaincu de son peu de convenance. Ils espéreront même avec confiance que vous n'essayerez jamais d'imposer d'autres droits semblables, tandis que les mêmes inconvénients subsisteront.

Q. *Qu'entendez-vous par ce peu de con-
venance ?*

R. J'entends plusieurs choses ensemble :
La pauvreté du peuple, qui n'est pas en
état de payer la taxe ; le mécontentement
général que l'acte a causé ; & l'impossibi-
lité de nous contraindre à obéir.

Q. *Si l'acte étoit révoqué, & que le
gouvernement témoignât son ressentiment à
ceux qui s'y sont opposés, pensez-vous que
les Colonies acquiesçassent en cela à l'auto-
rité du Gouvernement, & que croyez-vous
qu'elles feroient ?*

R. Je ne doute aucunement, que, si le
Gouvernement révoquoit l'acte du timbre,
les Colonies ne se soumissent à son auto-
rité ?

Q. *Mais si le Gouvernement jugeoit à
propos, pour mettre ses droits hors de tou-
te contestation, d'imposer une taxe légère
contraire à leur façon de penser, les Amé-
ricains s'y soumettroient-ils ?*

R. On a examiné trop en gros les pro-
cédés des Peuples de l'Amérique. Ceux
des Assemblées ont été bien différentes de
ceux de la multitude, & doivent en être
distingués, n'ayant aucun rapport ensem-
ble.

Les Assemblées n'ont fait autre chose

que de déterminer paisiblement ce qu'elles regardent comme leur droit : elles n'ont pris aucune mesure pour repousser vos prétentions par la force. Elles n'ont pas bâti un fort, pas levé un homme, pas fait la moindre provision pour se préparer à une telle opposition ; elles pensent que les chefs d'émeute doivent être punis, & elles les puniroient si elles le pouvoient : Tout homme modéré, tout homme sensé desirera leur punition, parce qu'autrement les gens pacifiques n'auroient aucune sûreté de leur personne, ni de leurs biens.

Quant à une taxe interne, quelque petite qu'elle soit, si elle est imposée sur les Américains par le Parlement, tant qu'ils n'y auront point de représentants, je pense qu'ils ne s'y soumettront pas, & qu'ils s'y opposeront jusqu'à la dernière extrémité.

Il ne leur paroît point du tout nécessaire que vous leviez de l'argent sur eux par vos taxes, puisqu'ils sont & qu'ils ont toujours été disposés à en fournir volontairement par des taxes qu'ils s'imposoient eux-mêmes ; ils ont donné & ils donneront encore des sommes considérables, toutes les fois qu'ils en seront requis de la part de Sa Majesté.

↳ Ils ont contribué dans la dernière guer-

re, non seulement selon leur proportion; mais même beaucoup au-delà de leurs moyens, &, selon vôtre propre jugement, de plusieurs *cent mille livres sterling* au delà de toute proportion avec le Peuple d'Angleterre.

Ils ont accordé ces subides extrêmes librement & promptement sur une simple promesse du Secrétaire d'Etat, que l'on recommanderoit au Parlement de les en faire indemniser: Ce qui a été exécuté en effet de la manière la plus honorable pour eux.

On les a bien fausement & abusivement représentés dans vos papiers, dans vos feuilles périodiques & dans vos discours publics comme des gens ingrats, injustes & déraisonnables, qui avoient causé à la Nation des dépenses excessives pour les défendre, & qui refusoient d'en payer les frais. Les Colonies ont levé, soudoyé & entretenu près de 25000 hommes durant la dernière guerre; nombre au moins égal à celui des troupes que l'on envoyoit de la Grande-Bretagne, & bien supérieur à celui qu'ils devoient fournir pour leur part: Elles ont contracté pour cela des dettes considérables, elles ont même été obligées d'hypothéquer pour long-tems leurs biens

& les impôts de leur pays, afin de les acquitter. Le Gouvernement parut alors sensible à leurs procédés : Les Colonies furent recommandées au Parlement : Chaque année le Roi envoya à la Chambre un message par écrit dans lequel, après avoir témoigné combien il avoit lieu d'être satisfait du zèle & de la fidélité de ses sujets de l'Amérique septentrionale, aussi bien que du vif intérêt qu'ils avoient pris à la défense des droits & des possessions de la Couronne, il recommandoit à la Chambre de prendre les mêmes objets en considération, & de le mettre en état de les dédommager convenablement. Vous trouverez dans vos propres registres la note de ces messages pour chaque année de la dernière guerre, vous accordates en conséquence une somme annuelle de 200000 liv. pour être distribuée en dédommagement dans les Colonies : C'est la plus forte de toutes les preuves que, loin d'avoir refusé de partager les contributions, elles ont fourni au-delà de leur proportion ; car si elles n'avoient pas atteint le terme de cette proportion, ou même qu'elles n'eussent payé précisément que leur part, il n'y auroit eu ni occasion, ni motif pour leur accorder un tel dédommagement. A la vérité les sommes qui leur furent

remboursées n'égalèrent pas l'exces des dépenses qu'elles avoient faites; mais elles n'en ont jamais murmuré: L'approbation que leur Souverain a donné à leur zèle & à leur fidélité, & le suffrage de cette Chambre leur ont paru beaucoup plus précieux que les plus grands dédommagements.

Il n'étoit donc pas besoin de l'acte du timbre pour arracher de l'argent à un Peuple qui en fournit de bon cœur; il n'avoit point refusé d'en donner pour le besoin qui a occasionné l'acte; on ne lui en avoit point demandé; ils ont toujours été dans l'intention & la disposition de faire ce qu'on pourra exiger d'eux raisonnablement, & c'est sous ce point de vue qu'ils desireroient d'être envisagés.

Q. Mais dans le cas où la Grande-Bretagne auroit à soutenir en Europe une guerre qui ne regarderoit nullement l'Amérique, les habitans de celle-ci contribueroient-ils aux frais ?

R. Je crois qu'ils y contribueroient autant que leur situation le leur permettoit: Ils se regardent comme faisant partie de l'Empire Britannique, comme ayant les mêmes intérêts; on peut les regarder ici comme des étrangers, ils ne se croiront jamais tels: Ils sont pleins de zèle pour l'honneur & la prospérité de cette Na-

tion ; & tant qu'on ne les maltraitera point, ils contribueront selon leur petit pouvoir, à maintenir l'un & l'autre.

En 1739, on leur demanda de concourir à l'expédition contre Carthagène, & ils envoyèrent 3000 hommes joindre votre armée. Il est vrai que Carthagène est en Amérique, mais aussi éloignée des Colonies septentrionales, que si elle eût été en Europe : Ils ne mettent aucune différence entre les guerres que vous avez à soutenir, quant au secours qu'ils doivent vous porter.

Je fais qu'on pense ici que la dernière guerre a été entreprise en considération & pour la défense des Colonies ; je crois qu'on se méprend entièrement. La guerre commença pour les limites de la nouvelle Ecosse & du Canada, au sujet d'un territoire auquel le Roi prétendoit à la vérité, mais qui n'étoit réclamé par aucune Colonie Angloise : Aucune de ces terres n'avoit été accordée à aucun des Fondateurs des Colonies : Nous n'avions donc aucun intérêt particulier à cette dispute.

Vers l'Ohio, les contestations commencèrent à propos du droit de faire le commerce dans les terres des Indes, que vous fondiez sur le traité d'Utrecht, & que les François vous contestoient ; ils avoient

faisi vos Traficants & leurs marchandises provenantes de vos Manufactures ; ils avoient pris un Fort qu'une Compagnie de vos Marchands, leurs Facteurs & leurs Correspondants y avoient bâti pour la sûreté de leur commerce. BRADDOCK fut envoyé avec une armée pour reprendre ce Fort, dont la prise étoit regardée ici comme une usurpation & pour protéger vôtre commerce. Ce ne fut qu'après la défaite de ce Général que les Colonies furent attaquées ; auparavant elles étoient en pleine paix, tant avec les François qu'avec les Indiens : Ce ne fut donc pas pour leur défense qu'on envoya des troupes.

Le commerce avec les Indiens, quoique traité en Amérique, n'intéresse point les Colonies : Les Américains sont pour la plupart Fermiers & Planteurs ; à peine leurs productions fournissent-elles un seul article au commerce des Indes ; ce commerce intéresse uniquement l'Angleterre ; ce sont vos Manufactures qui le fournissent au profit de vos Marchands & de vos Fabriquants.

Vous voyez donc que cette guerre, commencée d'une part pour défendre le territoire de la Couronne, territoire qui n'appartient à aucun Américain ; & de l'autre part, pour la défense d'un Commerce.

purement Anglois, étoit réellement une guerre Angloise. Cependant les Américains n'ont pas fait de difficulté d'en partager les frais, & d'employer les derniers efforts pour la conduire à un heureux succès.

Q Pensez-vous donc que la défense des possessions territoriales du Roi & la garde des frontieres n'intéressent point les Américains?

R. Non, ce n'est point un intérêt exclusif pour les Américains, il leur est commun avec les Anglois.

Q Vous ne niez pas au moins que la guerre précédente, celle qu'on eût avec l'Espagne, n'ait été entreprise en considération de l'Amérique. Ne fut-elle pas occasionnée par des prises faites sur vos Côtes?

R. Oui: Mais ces vaisseaux portoient des marchandises Angloises, & faisoient le Commerce Anglois.

Q La dernière guerre qu'on eût avec les Indiens, après la Paix faite avec la France, ne fut-elle pas entreprise pour l'Amérique uniquement?

R. Oui, plus particulièrement que la précédente: Mais ce n'étoit qu'une suite & un reste de la première, la paix n'ayant pas été entièrement faite avec les Indiens: D'ailleurs, les Américains en firent la

plus grande partie des frais. Elle fut terminée par le Général BOUQUET, qui n'avoit pas dans son armée plus de trois cents soldats de troupes réglées; tandis qu'elle étoit composée de plus de mille Pennsylvaniens.

Q Les Américains n'ont-ils pas besoin qu'on leur envoie des troupes pour se défendre contre les Indiens?

R. Non; jamais cela n'a été nécessaire à aucuns égards; ils se sont défendus eux-mêmes lorsqu'ils n'étoient qu'une poignée de gens, & que les Indiens étoient beaucoup plus nombreux qu'ils ne sont: Ils ont toujours gagné du terrain, & les ont repouffés jusqu'au-delà des Montagnes, sans qu'il ait été besoin de leur envoyer des troupes pour les aider. Peut-on croire qu'il soit nécessaire de leur en envoyer pour les défendre contre ce reste de Sauvages affoiblis, aujourd'hui que la population s'est beaucoup accrue, & que les Colonies sont si florissantes? Il n'y a pas le moindre prétexte pour leur donner du secours. Elles se défendront bien elles-mêmes.

Q Ne venez vous pas de dire qu'il n'y eut que trois cents hommes de troupes réglées employées dans la dernière guerre contre les Indiens.

R. Il n'y en avoit pas davantage sur

l'Ohio & sur les frontières de la Pensylvanie, qui étoient cependant le théâtre principal de la guerre qui pouvoit affecter les Colonies. Il y avoit donc des garnisons à Niagara, au Fort du détroit & dans ces postes éloignés, dont la conservation intéresse vôtre Commerce: Je ne les compte pas. Au reste, je crois qu'à tout prendre, le nombre des Américains surpassoit celui des troupes réglées; je ne puis cependant l'assurer.

** Q. Si l'on révoquoit l'acte du timbre, & que l'on en pûssat un autre pour ordonner aux assemblées d'indemniser ceux qui ont souffert dans les émeutes, obéiroient elles? & supposé qu'elles le refusassent, obéiroient-elles à une autre Ordonnance par laquelle on imposeroit pour les punir une taxe interne.*

R. Le Psuple ne payera aucune taxe interne: Quant à un acte pour ordonner aux assemblées de donner des dédommagemens, je crois qu'il n'en est pas besoin; je suis persuadé qu'aussi-tôt que la chaleur sera amortie, ils prendront cette affaire en délibération. S'il paroît juste de le faire, ils le feront d'eux mêmes.

Q. Les Bateliers ne sont-ils pas obligés, par acte du Parlement, de passer les postes sans recevoir de rétribution?

R. Oui.

Q. *Cela n'est-il point une taxe imposée sur eux ?*

R. Ils ne pensent pas ainsi , parce qu'ils sont dédommés par ceux qui voyagent en poste.

Q. *Si on révoquoit l'acte du timbre , & que le Roi fit des demandes d'argent aux Colonies , les lui accorderoit-on ?*

R. Je pense qu'oui.

Q. *Quel sujet avez-vous de le croire ?*

R. Je puis répondre pour la Colonie dont je suis membre : Les instructions que j'ai reçues de l'Assemblée me chargeoient d'assurer le Ministre qu'ils s'étoient toujours fait , & qu'ils se feroient toujours un devoir de fournir au Roi des secours proportionnés à leurs moyens & à leur situation , pourvu qu'on les leur demandât de la manière accoutumée & fondée sur les Loix. J'ai eû l'honneur de communiquer , à mon arrivée en Angleterre , il y a environ quinze mois , ces instructions à cet honorable Gentilhomme alors Ministre , lorsque l'on mit en délibération si l'on établiroit le droit du timbre en Amérique , & avant que l'acte fut porté , (*).

(*) Nous avons réuni à cette Réponse , les deux dernières parties de la dernière phrase , qui formoient , beaucoup plus bas , chacune une Réponse détachée.

Q. Quelle est la manière accoutumée & légitime de demander des subsides aux Colonies?

R. Une lettre du Secrétaire d'Etat.

Q. Est ce tout ce que vous voulez dire, qu'une lettre du Secrétaire d'Etat?

R. Je veux dire qu'ordinairement ces demandes se font par une lettre circulaire du Secrétaire d'Etat, écrite par ordre exprès de Sa Majesté, dans laquelle on fait mention du sujet qu'on a de demander des subsides, & on requiert les Colonies d'en accorder de proportionnés aux moyens qu'elles ont de contribuer, à leur attachement & à leur fidélité.

Q. Le Secrétaire d'Etat a-t-il jamais écrit pour des octrois d'argent à la Couronne?

R. Il l'a fait pour des levées de soldats & pour l'entretien des troupes, ce qui ne peut se faire sans argent.

Q. Les Américains accorderoient-ils de l'argent uniquement, si on leur en demandoit?

R. Je crois qu'ils accorderoient aussi volontiers de l'argent que des hommes, s'ils en avoient, ou qu'ils pussent en avoir.

Q. Toutes les fois qu'on a fait des demandes d'argent aux Colonies, n'ont-elles point été accordées au Roi?

Oui,

Oui, toujours. Mais généralement les Actes de demandes exposoient l'espèce de service qui y donnoient lieu. C'étoit par exemple pour lever, pour entretenir des troupes, & jamais précisément pour avoir de l'argent.

Q. Dans le cas où le Roi demanderois des sommes d'argent aux Colonies, accorderoient-elles ces sommes, si le Parlement s'y opposoit ?

R. C'est une grande question. Pour moi, il me semble que je pourrois les accorder, & que je les accorderois en effet, si je le jugois convenable.

Q. Croyez-vous que les Assemblées des Colonies aient le droit d'y lever des sommes sur le Peuple pour les accorder au Roi ?

R. Oui, sans doute, je le pense; elles l'ont toujours fait.

Q. Ne connoissent elles pas () la DECLARATION DES DROITS, & ne savent-elles pas que, par cette Ordonnance, il est dé-*

(*) Cette Déclaration fut rendue sous le règne de Jacques II, & contre ce Monarque. Elle assure les privilèges de la Nation angloise; elle annule sur tout la prétention qu'il reclamoit, & qu'il avoit quelquefois exercée, de lever de l'argent sur le Peuple, sans le consentement du Parlement.

fendu de lever de l'argent sur les Peuples qu'avec le consentement du Parlement.

R. Elles connoissent parfaitement cette Déclaration.

Q. *Comment peuvent-elles donc s'imaginer qu'elles ont le droit de lever de l'argent pour la couronne, ou pour tout autre objet qui ne soit pas purement local?*

R. Elles prétendent que cette clause ne regarde que les sujets habitans du Royaume; & que c'est de ceux-là qu'il est dit: „ qu'on ne peut point lever d'argent sur eux, qu'avec le consentement du Parlement. „ Les Colonies ne sont point supposées dans le Royaume; elles ont leurs Assemblées séparées, qui sont leur Parlement; & elles sont à cet égard dans le même cas que l'Irlande. Quand on veut lever de l'argent pour la Couronne, sur les Irlandois, ou sur les Colonies, c'est le Parlement d'Irlande, ou ce sont les Assemblées des Colonies qui doivent donner le consentement. Les Américains croient que ce consentement ne peut-être donné proprement par le Parlement, jusqu'à ce qu'il ait admis leurs Représentans; *la pétition du droit*, (*) dit, en ces termes ex-

(*) C'est une fameuse Ordonnance, rendue sous

près: „ Par un commun consentement „ donné en Parlement „. Or, les Amériquains n'ont point de Représentans, dans le Parlement, dont le suffrage puisse faire partie de ce *consentement commun*.

Q. *Avant que l'on songeât à l'acte du timbre, souhaitoient-ils avoir des représentans en Parlement ?*

R. Non.

Q. *Ne savez-vous pas que dans la Charte de la Pensilvanie, le droit qu'a le Parlement d'y imposer des taxes est expressement réservé ?*

R. Je fais qu'il y a une clause dans la Charte, par laquelle le Roi accorde, qu'on ne levera aucune taxe sur les Habitans, que par le consentement des assemblées, ou par un acte du Parlement.

Q. *Comment donc l'assemblée peut elle assurer que l'imposition d'une taxe par l'acte du timbre soit une infraction de ses droits ?*

R. Voici comme elle l'entend. Dans la même Charte & ailleurs, les Amériquains sont confirmés dans tous les pri-

sous le règne de Charles I. Elle porte que personne ne sera forcé à payer quelque espèce de contribution que ce soit, sous la forme d'impôt, ou de don gratuit, à moins que le Parlement n'en ait autorisé la demande, &c.

vilèges & libertés des Anglois : Or ils trouvent d'ailleurs dans la grande Charte (*), & dans la *pétition & la déclaration des droits*, qu'un des privilèges des Sujets de

(*) La grande Charte, (*magna Charta*) est un Corps de Loix, qui contient les principaux Privilèges de la Nation angloise. On l'appelle la grande Charte, ou à cause de son importance, ou à cause des difficultés qu'on eût à l'obtenir, ou peut-être par comparaison avec une autre Charte, du même tems, qu'on appelle Charte des Forêts. Plusieurs Rois avoient accordé, au Peuple & à l'Eglise, des Privilèges & des Immunités ; mais ces Privilèges avoient été violés toutes les fois qu'ils se trouvoient contraires à leur intérêt. Enfin, la neuvième année du règne de Henri III, la grande Charte fut encore confirmée, & d'une manière plus solennelle. Ce Roi jura, foi d'Homme, de Chrétien, de Soldat & de Monarque, qu'il l'observeroit fidèlement : Cela se fit dans la Salle de Westminster, en présence de la Noblesse & des Evêques, qui tenoient des bougies allumées ; le serment fait, ils éteignirent leurs bougies, & les jettant à terre, ils prononcèrent des malédictions contre tout téméraire qui oseroit dorénavant enfreindre une Loi approuvée aussi authentiquement. Dès l'année suivante, Henri, lui-même, en fut le premier infracteur. Il la confirma de nouveau, la cinquante-deuxième année de son règne. Et quoi qu'elle ait été souvent violée, elle est regardée, par les Anglois, comme le titre le plus sûr de leurs libertés.

l'Angleterre, c'est de ne pouvoir être taxés sans leur commun consentement; ils s'assurent donc d'après les loix essentielles de leur établissement, que jamais le Parlement ne voudra ni ne pourra, en vertu de cette clause de leur Charte, s'attribuer le droit de les taxer jusqu'à ce qu'il ait acquis qualité pour exercer ce droit, en admettant leurs représentans, dont le suffrage doit concourir à former le commun consentement.

Q. Y a t il quelques mots dans la charte qui justifient ce raisonnement ?

R. Tout le justifie: Les privilèges communs à tous les Anglois, exposés dans la grande charte & la pétition du droit.

Q. Y a t-il quelque chose dans la charte qui appuie la distinction entre l'impôt externe & interne ?

R. Rien que je sache.

Q. Les Américains ne pourroient ils pas par de semblables interprétations contester au Parlement le droit d'imposer des taxes même externes ?

R. Ils ne l'ont point encore fait: On a cherché à prouver ici par différens raisonnemens, & cela tout nouvellement, qu'il n'y avoit point de différence entre ces deux sortes d'impositions, & que si le

gouvernement n'avoit pas le droit d'exiger l'unè, il ne pouvoit pas non plus exiger l'autre ; les Américains ne pensent point encore ainsi, peut-être qu'avec le tems, la force de ces argumens pourra les convaincre.

Q. *La délibération de l'assemblée de Pensilvanie ne porte-t-elle pas qu'on ne peut y imposer aucune taxe ?*

R. Si elle dit ainsi, elle n'a entendu par là que les taxes internes. Les mêmes mots ne sont pas toujours entendus de la même manière ici & dans les Colonies. Par des taxes les Américains entendent des impositions internes ; par des droits ils entendent des péages ordinaires, telle est l'idée qu'ils se sont formée de ces termes.

Q. *N'avez-vous point vu les délibérations de l'assemblée de la Baye de Massachusett ?*

R. Oui.

Q. *Ne dit-elle pas que le Parlement ne peut imposer sur eux ni taxe interne ni externe ?*

R. Je n'ai pas connoissance qu'elle l'ait fait, & je ne le crois pas.

Q. *Si cette Colonie disoit „ ni taxe ni imposition „ ; n'entendrait elle pas que le Parlement n'a pas le pouvoir d'imposer aucune contribution, de quelque nature qu'elle soit ?*

R. J'imagine que par le mot d'imposition, elle n'entendrait point les droits imposés sur l'importation, comme réglemens du commerce.

Q. *Que veulent dire les Colonies par leur distinction entre les impositions & les taxes?*

R. Elles peuvent comprendre différentes choses sous le nom d'impositions; comme de faire marcher des hommes & des voitures, de loger des troupes chez les particuliers, & choses semblables qui sont dans le fait de grandes impositions, sans être proprement des taxes.

Q. *Chaque partie des Colonies est elle également en état de contribuer?*

R. Non certainement: Les frontières ont été ravagées par l'ennemi, & sont considérablement appauvries: Aussi a-t-on coutume de les favoriser dans nos loix fiscales.

Q. *Pourions-nous, aussi éloignés que nous le sommes, être juges du degré de faveur que chacun mériterait?*

R. Le Parlement semble le supposer, en s'attribuant le droit d'imposer les Américains. Pour moi je ne crois pas que la chose soit possible.

Q. *La révocation de l'acte du timbre suffira-t-elle pour décourager vos manufactures,*

Et le Peuple qui a déjà commencé, cessera-t-il alors de fabriquer ?

R. Je le pense du moins, pourvu cependant qu'en même tems on rende une entière liberté au commerce, & qu'on facilite les moyens de faire les remises. J'ai vu différents exemples qui confirment ce que j'avance : Dans l'avant-dernière guerre le prix du tabac ayant baissé considérablement, & les récoltes étant diminuées, les Habitans de la Virginie s'accordèrent généralement à établir chez eux des manufactures particulières. Ensuite le tabac étant revenu à un meilleur prix, ils revinrent à l'usage des manufactures Angloises; pareillement les moulins à foulon étoient presque abandonnés dans la dernière guerre de Pensilvanie, parce qu'on pouvoit facilement faire des remises pour les draps & autres marchandises qu'on tiroit d'Angleterre.

Q. Si l'on révoquoit l'Acte du timbre, cela engageroit il les Assemblées Américaines à reconnoître le droit du Parlement, & à casser les arrêtés qu'elles ont faits ?

R. Non, jamais.

Q. N'y a-t il pas moyen de les y obliger ?

R. Je n'en fais rien : Jamais ils ne le feront qu'ils n'y soient contraints par la force des armes.

Q. *Y a t il une Puissance sur la terre, capable de les forcer à annuller ces délibérations ?*

R. Nulle Puissance, si grande qu'elle soit, ne sauroit forcer des hommes à changer d'opinion.

R E T I R E Z - V O U S .





DIGRESSION.

Sur l'homme aimable, sur l'ennui & sur l'amour propre.

QU'EST ce que l'homme aimable ? C'est celui qui a l'art de se plier à nos goûts, à nos caprices, à nos passions, qui fait flater nôtre amour propre aussi habilement que l'amour propre nous flatte nous mêmes, nous n'aimons pas ceux qui font la satire de nos défauts, & mortifient nôtre orgueil. Il ont beau avoir raison, ils ont toujours tort à nos yeux, & ce tort que l'amour propre exagère, est un de ceux que nous ne leur pardonnons jamais.

Pour réunir toutes les qualités qui constituent l'homme aimable, il faudroit avoir le caractère d'ALCIBIADE, populaire à Athènes, sobre & frugal à Sparte, il favoit être au besoin fastueux & magnifique en Perse, libertin & débauché en Thrace, mais cette souplesse de caractère est un peu suspecte. Un homme qui a des principes fixes en est incapable. Il ne fait pas les plier au besoin du moment & les acco-

moder à toutes les circonstances. Un chêne demeure ferme & inébranlable au milieu des orages, mais un Zéphir léger suffit pour agiter un roseau & le courber dans tous les sens. Celui qui par système ou par habitude, flatte les foiblesses des autres, leurs opinions, leurs défauts. & les imite pour leur complaire n'est pas loin de jouer le sentiment & la vertu même. Le pas est si glissant, qu'il est presque impossible qu'il ne le fasse pas. Qu'on ne s'étonne donc pas, si ceux qui agissent dans la société d'après les principes fixes, n'y paroissent pas les plus aimables aux yeux des hommes vulgaires, & si ceux qui emportent les suffrages de ces derniers décèlent ordinairement dans des occasions graves un caractère fort équivoque; quand est-ce donc que les gens vertueux seront à la mode? Quand ils seront le plus grand nombre.

L'ennui est un sentiment qui paroît être si propre à l'homme social, qu'il ne le quitte jamais. Il est éternellement occupé à s'en préserver. L'homme social s'est donné une si grande foule de besoins imaginaires, il a divisé la masse entière de sa sensibilité en tant de petites portions, il a multiplié son existence de tant de manières, que de cette infinité d'objets, qu'il a rassemblés autour de lui, à peine en a-

et il assez pour satisfaire les nouveaux besoins. L'homme sauvage au contraire borné dans ses idées, concentre tous ses desirs dans la sphère étroite des objets qu'il connoit. La chasse, la pêche, le soin de se nourrir, voilà tout ce qui occupe son esprit. Le premier toujours agité, toujours inquiet ne jouit jamais de rien, le mouvement même lui est nécessaire comme une sorte de soulagement à son ennui. Un sauvage passera des jours entiers à contempler le cours d'un ruisseau, ou à voir bruler son feu ou à souffler dans une mauvaise flute dont il ne peut tirer aucun son. Comme les sensations sont extrêmement bornées, un seul objet suffit pour l'attacher, tandis que l'homme civilisé périroit d'ennui, s'il ne passoit incessamment d'un objet à un autre objet, d'une sensation à une autre sensation.

Il n'y a plus guères que les Poètes qui parlent encore dans leurs vers de cet état de la simple nature. Tantôt ils chantent la volage Philis, qui couchée négligemment sur un tapis de gazon se plaint en soupirant de l'inconstance de son Berger, tandis qu'un Zéphir se joue à ses côtés dans un feuillage, tantôt ils peignent l'aurore avec ses doigts de rose, le chant nocturne du rossignol ou les gémissemens de

la colombe qui inspirent une douce mélancolie, la lune qui brille d'une lumière argentine, le frémissement des ondes de la mer, tandis que l'amoureux Berger le front couronné de roses, répond avec sa flûte au doux chant de sa Philis, & fait retentir les échos d'alentour; mais mettons un moment à la place du Berger ce même Poëte avec sa couronne sur la tête & sa flûte à la bouche, qu'il essaye de faire résonner les échos des valons, & nous verrons la belle figure qu'il y fera.

Si quelque malheureux Agricole devenoit jamais Poëte, il chanteroit nos repas somptueux, nos apartemens dorés, nos lits, nos carrosses, & il n'est pas douteux qu'il ne fut très content de réaliser ces images. Pourquoi donc, croyons nous cet état si doux, pourquoi les images champêtres qui touchent si peu les habitans de la campagne & les vrais Bergers, sont elles si agréables aux habitans des villes. C'est que ces sensations ne sont point simples; c'est la comparaison que nous en faisons avec nôtre luxe, nôtre mollesse, les usages de la société, qui les rendent délicieuses; elles sont le fruit, de la satiété des plaisirs, & pour ainsi dire le résultat des idées sociales.

L'homme d'esprit s'il ne peut briller,

s'ennuie dans la conversation; l'ignorant s'ennuie avec l'homme d'esprit, l'homme modeste avec l'orgueilleux, chaque caractère enfin est incomode quand il ne fait pas sa cour à notre amour propre. Toutes ces idées que la société nous donne, sont en si grand nombre, sont si compliquées & l'orgueil a tant de prétentions, qu'il n'est point au monde, de créancier plus redoutable que lui, chacun en a, chacun en réclame les droits, & voilà pourquoi il est si difficile de ne pas l'offenser. Il ne suffit pas de connoître ces vérités pour n'être pas si amoureux de nous mêmes, il faudroit n'être pas ce que nous sommes. Cependant l'homme qui a un grand fonds de philosophie & qui connoit le cœur humain, voit sous un point de vue très différent que le commun des hommes, cet amour propre inéfaçable de son cœur; ceux ci toujours déterminés par les premières impulsions, obéissent à l'amour propre sans réflexion, mais l'homme supérieur, qui entend mieux ses intérêts, s'étudie à donner à sa force, la direction la plus convenable au but d'utilité qu'il se propose; cette malheureuse philosophie est quelquefois au reste, plus dangereuse que l'ignorance. L'homme vulgaire est colére, brutal, féroce dans ses vengeances, l'homme

droit étouffe les premiers cris de l'indignation, mais il la fait éclater ensuite par des offenses secrètes, & par une vangeance méditée froidement.

L'orgueilleux, qui ne fait point l'être découvre à tout le monde le sentiment qu'il a, & par ses actions & par ses discours. Voilà l'orgueilleux de bonne foi & par là même un sot; l'orgueilleux qui raisonne ne cède jamais aux premières impulsions de son amour propre; il voit que son orgueil l'exposeroit aux plus vives insultes, s'il le manifestoit trop ouvertement. Les autres ne le lui pardonneront pas, car tous ont plus ou moins la même prétension, c'est pourquoi il est non seulement réservé, mais sçait être flatteur quelquefois; dans toutes les occasions il cherche à se montrer complaisant, pour adoucir l'orgueil d'autrui, mais s'il paroît rendre cet hommage aux autres, c'est pour qu'ils ne s'opposent point à leur tour à ses passions; & voilà l'homme superbe devenu doux & complaisant, qui, s'il raffine davantage sa philosophie, deviendra encore modeste.

L'ambitieux, qui ne connoit que son ambition & qui heurte celle d'autrui, remue, intrigue, pour s'élever deux doigts au dessus des autres hommes; un tel homme est plus vain qu'ambitieux; im-

patient de s'élever au dessus du commun des hommes, il cherche à satisfaire sa passion dans toutes les actions de sa vie & l'étend aux moindres objets, mais l'ambitieux qui raisonne, cherche à resserrer les flots de ce grand fleuve, & ne permet point qu'il se partage en petits ruisseaux; il paroît discret & froid; c'est pendant le calme, qu'il tend ses filets, il cache ses desseins, il attend le tems, l'occasion, mais quand elle est venue, il la saisit avec vivacité, il se meut alors avec vigueur pour parvenir au but qu'il s'étoit proposé.

L'homme de lettres qui a obtenu de la réputation, s'il n'entend par ses intérêts, ne cachera point ce sentiment si vif de la gloire, & offensera par là, l'amour propre de ceux dont les suffrages lui sont cependant si agréables; l'homme de lettres qui raisonne sur les principes du cœur humain, obtient des autres hommes par la modestie, qu'ils lui pardonnent sa supériorité; & cette modestie qu'on n'atendoit point de lui, lui vaut l'hommage, le plus flatteur de tous, l'admiration.

L'homme dont l'amour propre est encore grossier, & qui veut briller dans la société, est difficile, mordant & sans complaisance, il ne peut souffrir que d'autres montrent de l'esprit, il n'admet aucune vérité,

vérité, s'il ne l'a découverte. L'homme d'un amour propre plus malin, mais guéres plus adroit, tend des pièges à l'esprit des autres; avec un air de distraction froide, il ne laisse échapper aucune occasion de répandre le ridicule sur quiconque cherche à briller, il ne s'aperçoit point du mérite d'autrui, ou n'en convient jamais, ni l'un ni l'autre de ces hommes, ne parviennent point à leur but, loin d'être les oracles de la conversation, ils sont haïs tous deux également, on les fuit comme très mauvaise compagnie; mais l'homme qui se connoit, prépare les esprits, pour obtenir la supériorité, en intéressant leur amour propre. Il fait mêler quelques défaites à ses triomphes, s'il demande des hommages, c'est par la flatterie la plus fine & la plus délicate; il ne heurte jamais les opinions d'autrui, il loue & blâme toujours à propos & attentif à intéresser toutes les passions en sa faveur, il plie pour vaincre, il séduit pour commander. Que de peines pour se faire pardonner sa supériorité, & cependant c'est le seul moyen d'y parvenir. L'homme dans ses passions est de tous les êtres le plus compliqué, & il n'est rien de plus difficile que de ne pas en heurter quelques unes. Le délit le moins atroce, mais le plus intolérable dans

la société, c'est l'ennui. Ennui, funeste ennui, qui répands la pâleur sur nos visages, & qui imprime sur nos fronts des traces profondes, tu ne nous laisses pas seulement le plaisir de la vengeance, parce que les hommes le plus ennuyeux, sont toujours les plus difficiles à ennuyer. Quel est donc ce sentiment terrible que tu inspires? Cherchons à analyser cette sensation, mais tâchons de ne la pas faire éprouver.

Ce sentiment de peine, me paroît composé de mépris & d'humiliation; après une conversation ennuyeuse, on est tout à la fois, mécontent, fatigué & dépité. Il y a plusieurs causes qui produisent cet effet. Premièrement le peu d'analogie dans les idées; deux hommes qui ont une logique différente & qui jugent des objets en conséquence, doivent toujours se heurter dans leurs conclusions, & doivent nécessairement avoir la mortification de se voir regardés tour à tour, comme de mauvais raisonneurs. Si ces deux hommes sont grossiers, ils se querelleront, s'ils sont cultivés, ils s'ennuyeront mortellement. Combien CATON le Censeur ne se seroit-il pas ennuyé avec CRASSUS & CESAR, & ceux-ci avec CATON! Et cela, parce que l'amour propre de tous, auroit toujours été

dans la situation la plus incommode ; celle de souffrir les raisons d'un système opposé, d'être dans la peine cruelle, de démentir ses propres sentimens, ou de révérer ceux d'autrui, pour que la conversation ne tombe pas tout à coup. C'est cependant ces disparates de logique, que l'urbanité & les Loix sociales veulent que l'on cache avec soin ; de là, la nécessité de souffrir la déraison d'autrui, de s'y soumettre, de la séconder, d'y applaudir même ; & dans cette situation pénible, l'homme sensible à la raison, s'il est obligé d'y rester quelque tems, est réduit à ne pouvoir plus y tenir, son ame s'abat, & la voix lui manque. C'est ainsi que l'homme d'esprit devient un sot par l'incertitude des principes sur lesquels il doit raisonner, par la crainte continuelle où il est de ne point offenser les idées d'autrui. Mais que ce même homme paroisse dans une compagnie analogue à ses opinions, il s'abandonnera à lui même, il ne craindra plus les contradictions, ni les petits ridicules, il déposera sa raison dans celle d'autrui avec confiance, il aura un ton ferme, ses pensées seront libres, & dans cette situation ; l'homme d'esprit content de lui-même & des autres, le paroitra chaque moment davantage. Comment voudriez-vous donc

que le grand raisonneur ne s'ennuya point avec un esprit brillant mais faux, & que l'érudit se plut dans la conversation, avec l'homme frivole de la société?

La diversité des opinions produiroit encore un bien plus grand éloignement entre les hommes, si dans la société on avoit le tems de se connoître; mais dans le tourbillon, on se voit sans s'approcher, on éfleure les personnes & on ne les approfondit jamais. D'ailleurs notre éducation actuelle donne généralement à toute la masse sociale des hommes, des principes communs de conduite, chacun a appris par l'expérience, plutôt encore que par l'éducation, cette condescendance aux défauts d'autrui, cette dissimulation dans les sentimens, cette décence des actions enfin, qui apprend à jouir de la société, sans en estimer au fond les usages bizarres. De là vient, ce jargon commun à tous les hommes, qui fait disparoitre toutes ces disparates de raison & de conduite, & qui ne laisse voir l'ame que sous le point de vue, que l'expérience a démontré agréable au grand nombre, ou supportable à tous; mais obligez chacun à ne plus cacher sa manière de penser & de voir, & vous détruirez cette amitié froide, qui lie, tant d'hommes, ou tout au moins qui fait qu'ils se

Souffrent mutuellement ; peut-être même en naît-il des guerres civiles très cruelles. Une autre source de l'ennui, & qui est ordinairement la plus commune, c'est la monotonie des idées, une attention continue sur le même objet. MONTESQUIEU auroit pû ennuyer tout aussi bien que FORMEY, s'il eut obligé, même de ses amis les plus intimes, à entendre son livre de l'Esprit des Loix, pendant trois heures consécutives, l'esprit humain se révolte contre cette prétension de le tenir occupé uniquement d'une seule sensation pendant long-tems, & l'idée seule de cet esclavage, lui pèse & l'accable.

C'est sur-tout de cet espèce d'ennui que les hommes qui n'ont qu'une seule passion doivent se garder. Si NEWTON eut parlé toujours de gravitation, FONTENELLE de ses mondes, BOSSUET de controverse & BOILEAU de poésie, ils eussent sûrement beaucoup ennuyé un homme raisonnable. Tout homme de lettres en général doit être fort attentif sur cet article ; chacun estime fort ses études, s'y intéresse & leur donne toujours plus d'importance qu'aucun autre homme. Prétendre que cette passion se trouve dans un degré égal, même chez ses amis, c'est une prétension déraisonnable ; un homme qui, incessamment ne voit qu'un

seul objet, je dis sans balancer, que c'est un sot; ne prendre aucun intérêt aux passions d'autrui; & vouloir que tous prennent part aux nôtres, est un despotisme terrible. Puis donc que l'esprit humain en général, n'est pas capable d'une attention longue & soutenue pour le même objet, & que qui veut l'y forcer, lui cause un effort très pénible, il en résulte, que les hommes les plus universellement agréables dans la société, sont ceux qui ont l'art de parcourir légèrement divers sujets en passant rapidement de l'un à l'autre; ceux qui ont plus d'imagination que de raison, ceux surtout (& c'est ici le sublime de l'art) qui ne font que montrer un objet & qui laissent à l'amour propre d'autrui le plaisir de le développer & de l'étendre. Celui qui saura montrer à chacun, le chemin qu'il doit prendre pour briller, sera sûrement l'homme le plus aimable du monde.

Je dirai enfin que l'ennui est le fléau des belles ames; elles prétendent & avec raison, à des attentions fines, à une urbanité délicate; les sens de leur ame sont d'une finesse extrême, & susceptibles des plus foibles impressions; c'est pourquoi les ames plus grossières, ou ne connoissent point ou n'éprouvent que rarement ce sentiment

désagréable. Douce tranquillité de l'aimable ignorance, agréable stupidité, combien vous faites plus pour le bonheur de l'homme, que la sagesse bienfaisante, qu'un esprit délicat, ou que la raison si facile à s'irriter. O hommes d'esprit, que vous payez chèrement ce titre, que de choses vous ennuyent, que d'autres vous dégoûtent; vous avez mille besoins imaginaires; voluptueux dans les plaisirs de l'esprit, il vous faut du luxe dans votre sensibilité. Hommes stupides, que vous êtes bien vengés de leur supériorité, peu d'idées remplissent votre esprit, un plus petit nombre de sensations encore vous rend tranquilles; vous jouissez délicieusement du moment instantané où vous respirez.

Ce seroit ici le lieu de parler de ces ennuyeux sublimes, éternels interrogateurs, graves politiques, froids contredisans, fôtement spirituels, maussadement plaisans, dégoûtamment agréables, bêtement brillans, pesans déclamateurs. . . . Mais n'allons pas nous mettre en courroux, & soyons discrets; ces hommes là sont les meilleurs gens du monde à la même condition, que CICERON mettoit à une entrevue avec CATILINA; *admodò interme, & te, muris interfit.*

Il y a enfin une manière de se rendre

ennuyeux en craignant trop de l'être; cela arrive à celui qui se fait un devoir de toujours briller; pénible & ridicule fatigue! C'est le sentiment, c'est le cœur qui seuls plaisent à la bonne compagnie, celui qui exige de vous que vous ayez de l'esprit, vous ennuye & vous l'ôte; si pendant une heure de conversation, un homme rassembloit, tout le brillant de FONTENELLE & de St. EVREMOND, vous verriez les bouches ne s'ouvrir que pour bâiller; si vous voulez donc qu'il vous soit permis d'avoir de l'esprit, sachez n'en montrer qu'avec discrétion.





GRACES AU MERCURE DE FRANCE.

H I S T O R I E T T E.

DEUX frères vivoient à Chinon, lieu de leur naissance. Ils s'aimoient beaucoup ; ils logeoient ensemble avec leurs femmes, qui ne s'aimoient guères, & deux enfans très jolis. Comme ils portoient l'un & l'autre le nom de GASPARD, on étoit dans l'usage de les distinguer par des sobriquets, GASPARD l'ainé s'appelloit le PHILOSOPHE : Il l'étoit en effet & en quelque sorte malgré lui. C'étoit une philosophie de tempéramment, où la raison n'entroit pour rien. GASPARD le cadet avoit un sobriquet que je crois devoir supprimer. Il avoit servi avec distinction pendant la guerre de 1688, soupiroit après le gouvernement d'une petite citadelle, & ne l'obtenoit pas. Il s'en plaignoit au Philosophe, qui le consoloit d'un air calme. Les circonstances lui devinrent enfin favorables ; on le nomma gouverneur de ce fort tant désiré : Il en fut transporté de

Joie. Cette nouvelle produisit un effet bien différent sur son fils & sur sa nièce. L'un avoit dix ans, l'autre sept. Ils ne s'étoient jamais quittés, ils se voyoient à tous momens. Ils s'aimoient, je ne dis pas avec passion, (est-ce un bien qui manque à cet âge?) mais avec une grace, une naïveté inexprimables. Leur physionomie étoit douce, riante, ingénue. La nature avoit ébauché avec une secrète complaisance leurs traits délicats peu formés, enoore indécis, & d'une main caressante elle les embellissoit tous les jours. Quand il fallut les séparer, ils connurent pour la première fois la douleur. Leurs adieux attendrirent tout le monde; & M. le gouverneur, malgré l'ivresse de sa dignité nouvelle, en fut lui-même fort touché. Les deux Dames eurent l'air de se séparer à regret. Les deux enfans s'embrassoient, pleuroient ensemble, & se désespéroient. On a remarqué qu'en pareilles occasions la personne qui ne part point est pour l'ordinaire la plus affligée; mais il eût été difficile de dire lequel des deux enfans l'étoit davantage. Je ne dois pourtant pas dissimuler qu'ils se consolèrent assez vite; c'est un des privilèges de l'enfance. Ils passèrent plus de huit ans sans se voir. Les deux frères firent, à la vé-

rité, plusieurs fois des projets de voyage, mais aucun ne fut exécuté. On prétend que les belles sœurs y trouvèrent toujours quelque obstacle. Mais quoiqu'il en soit, M. le Philosophe ne sortit pas de Chinon & M. le gouverneur demeura dans sa forteresse avec son épouse & son fils.

Mlle GASPARD, qu'on appelloit communément SOPHIE, devint d'une beauté ravissante. On s'étonnoit que la plus grande régularité des traits qu'on eût peut être jamais vue, n'ôtât rien à l'agrément singulier de la figure. Il est, si l'on ose le dire, une certaine insipidité qui s'attache quelquefois à la perfection, & dont SOPHIE étoit dans tous les points exemte. Elle avoit l'ame noble & généreuse, un esprit juste & naturel, une mélancholie douce, entretenue par une extrême sensibilité, & sa gaieté étoit aussi tranquille que naïve.

Malgré ces avantages, si SOPHIE n'avoit pas été riche, il eût peut être été assez difficile de la bien marier; mais ses biens devoient un jour être considérables, & quoique sa mère aimât la dépense, le jeu & la parure, le Philosophe passoit avec raison pour être ce qu'on appelle riche. Il avoit d'abord eû quelque légère envie de marier sa fille à son neveu, mais Mde.

GASPARD avoit écarté cette idée. Une telle alliance n'étoit pas digne de sa fille, & son antipathie pour sa belle sœur eût suffi pour l'en détourner. A force de chercher un parti qui la flattât, & qui par conséquent lui convint davantage, la bonne Dame enfin crut un jour l'avoir rencontré dans le fils de la baronne d'ORNAC, qui habitoit un vieux château à quelques lieues de Chinon.

Quelques réparations nécessaires ayant obligé cette Dame de passer plus de six mois dans cette ville, Mde. GASPARD avoit appris que la baronne avoit un fils unique qui étoit à Paris, & s'étoit attaché à plaire à la baronne.

Mais tandis que l'enthousiasme aveugloit Mde. GASPARD, le Philosophe qui voyoit les choses de sang froid, faisoit des informations secrètes, & découvrit que les affaires de Mde. d'ORNAC n'étoient pas aussi bien arrangées que le pensoit Madame son épouse. Mais celle-ci le rassura bientôt. Elle avoit sçu de la baronne que d'une branche des ORNAC établie depuis deux siècles dans le Comté de Foix, il ne restoit qu'un homme de quatre-vingt quatre ans, autrefois mortellement brouillé avec feu M. le Baron d'ORNAC, mais dont tous les biens étoient, au défaut d'enfans

mâles, substitués à ce Baron & à son fils ; & le Philosophe, après avoir examiné les actes, ne désaprouva plus un mariage que sa femme & la baronne désiroient avec tant d'ardeur. Le jeune Baron d'ORNAC ne tarda pas à venir à Chinon. Agé d'environ vingt-huit ans au plus, il paroïssoit en avoir davantage. Une taille assez avantageuse, un visage aussi long que maigre, un nez pointu, de grands yeux verdâtres, l'air aussi triste qu'important : Telle étoit sa figure.

SOPHIE, qui ne le trouvoit point aimable, ne conçut cependant aucune aversion pour lui. Ce qu'elle avoit à souffrir du caractère de sa mère, lui donnoit peu d'éloignement pour le mariage ; & elle entendoit si souvent répéter que M. le Baron étoit l'homme du monde le plus raisonnable, qu'elle ne s'avisoit pas même d'en douter.

M. GASPARD avoit une jolie maison de campagne où l'on convint que se feroit la noce. On s'y rendit huit jours auparavant ; & la joie animoit tous les conviés, excepté M. le Baron, qui passoit régulièrement trois ou quatre heures dans sa chambre. A quoi sa mère répondoit que la géométrie étoit sa passion la plus chérie, & qu'on verroit un jour en lui le plus grand

géomètre du Royaume, à moins que le goût de la musique, dans laquelle il excelloit également, ne fit trop de diversion à celui qu'il avoit pour les sciences du calcul.

Cependant le jeune GASPARD, le fils du gouverneur, étoit à Paris & s'y amusoit fort. Sa tante crut pouvoir hasarder auprès de lui une politesse sans conséquence, en l'invitant au mariage de sa cousine, & avec d'autant moins de risque, qu'elle étoit positivement informée que les parens de ce jeune homme, piqués de ce qu'on leur avoit fait mystère de ce mariage, pressoient son retour auprès d'eux. Madame GASPARD pria donc assez foiblement son neveu d'assister aux noces de sa cousine; mais lui, qui en avoit la plus grande envie, & pensoit qu'une invitation sur laquelle il ne comptoit pas, lui serviroit d'excuse auprès de ses parens, se hâta de prendre la poste & d'arriver chez son oncle au moment où on l'y attendoit le moins. La joie des domestiques qui, pour la plupart, l'avoient connu dans son enfance, annonça dans l'instant son arrivée; & l'air de bonté qui brilloit dans ses yeux, joint aux charmes de sa figure, leur faisoit regretter que ce ne fut pas lui qui dût être l'époux de SOPHIE, & par conséquent leur jeune maître. Mde. GAS,

PARD, ne le reconnut pas d'abord. Le Philosophe fut le premier qui s'écria: Ah, ciel! c'est mon neveu! SOPHIE étoit immobile d'étonnement; & GASPARD, les larmes aux yeux après avoir embrassé son oncle & sa tante, s'approcha de SOPHIE: Mais ébloui de sa beauté, ce qu'il lui dit n'avoit aucune suite, & son embarras fut si grand, qu'à peine osa-t-il l'embrasser. Il se remit pourtant à la faveur des questions multipliées de Mde. GASPARD & de la Baronne sur les nouvelles de Paris, sur les aventures du jour, les promenades, les spectacles & les modes les plus courues. Le jeune GASPARD s'exprimoit avec une facilité & une élégance dont on ne s'apercevoit qu'avec peine tant elle étoit naturelle. Vivement frappé par les objets, il les peignoit de même. Toujours occupé des personnes, jamais de lui, ne songeant à plaire que parce que les autres lui plaisoient; animé dans son action, dans son air, dans l'expression de ses idées, il avoit ce genre d'étourderie si rare & si aimable, dans laquelle il n'entre ni fatuité, ni sottise, qui n'est que le feu de l'esprit & de l'âge, l'effet d'un caractère simple & facile, d'un cœur sensible & d'une gaieté vraie. Sa figure n'étoit pas moins seduisante que sa conversation; il avoit l'air

frâis, des couleurs vives, une phyſionomie heureuſe, tout le brillant de la jeunefſe & une taille agréable, quoique moins haute que celle de M. le Baron.

Dans un inſtant de la converſation où il ne s'étoit pas trouvé d'accord avec lui je ne ſai ſur quel fait : Voilà mon garant, dit-il, en tirant de ſa poche le Mercure du mois, où il trouva la vérité de ce qu'il avançoit. Il ſe ſouvint alors du goût que SOPHIE avoit eû dans ſon enfance pour les énigmes, & lui propoſa de lire celle de ce même Mercure. M. le Baron non ſeulement s'y oppoſa avec dédain ; mais en invoquant l'autorité de LA BRUYÈRE traita cet ouvrage périodique avec le plus profond mépris. Pardon M., s'écria, le jeune homme, avec une vivacité charmante : Mais je défendrai contre vous le Mercure, qui m'inſtruit & que j'aime. Rien de plus amusant, rien de plus varié ; il eſt néceſſaire en Province, utile à Paris, agréable partout ; il établit entre les gens de lettres une correfpondance dont ils tirent de grands ſecours ; il nous met au courant des pièces de théâtre & de la plupart des ouvrages : Ses éloges ſont éclairés, la critique polie ; & qu'onque s'en plaint, a ſouvent des raiſons qu'il cache & que l'Auteur
de.

de ce Journal , s'il étoit plus vindicatif, pourroit nous dévoiler aux dépens de ses antagonistes.

Le Baron , à cette tirade , ne répondit qu'en ricannant avec un air de supériorité qui déplut au jeune homme, lequel ne s'en consola qu'en regardant SOPHIE assez tendrement pour déplaire à son tour à Mde GASPARD , déjà piquée du peu de déférence qu'il avoit témoigné pour la critique du Baron.

Le jeune GASPARD cependant feuilletoit d'autant plus son mercure ; & en jettant les yeux sur l'article des sciences : M. le Baron , s'écria t-il , voici pourtant du solide , & dequoi vous racommoder un peu avec cet ouvrage frivole. Ce n'est pas moins qu'un problème d'algèbre — d'algèbre , s'écria la Baronne , de l'algèbre dans le mercure , c'est justement ce qu'il faut à mon fils. Ah ! M. est algébriste ? interrompit GASPARD , je ne m'en étois point douté.

Je ne fais si j'ai deviné de même , dit le Baron , mais je ne vous ai pas soupçonné de l'être. Eh bien reprit GASPARD , vous n'avez pas deviné si juste , car j'en ai du moins quelque teinture. Vous ? dit Madame GASPARD , en éclatant de rire ; en effet vous en avez tout l'air ! personne

ici, je crois, n'en dispute le titre à mon Oncle, reprit GASPARD avec un sérieux plaisant. Je le prends donc pour Juge du défi que je propose à M. le Baron : Qu'on nous donne du papier à l'un & à l'autre, & travaillons dès à présent devant ces Dames à résoudre le problème en question. SOPHIE, qui n'avoit rien dit depuis longtemps, prit alors la parole & offrit de le copier. On apporta deux petites tables, & on les plaça chacune dans un coin de l'appartement. SOPHIE qui s'étoit retirée un moment, reparut avec le livre & ce qu'elle avoit copié. Les deux rivaux s'approchèrent; le Baron d'un air indifférent, GASPARD, les yeux baissés & tremblant de n'avoir que le livre & non pas l'écriture de SOPHIE, qui dès lors avoit fait les plus grands progrès sur son cœur.

SOPHIE hésita un instant, & cette incertitude ajoutoit un nouveau prix au choix qu'elle alloit faire. Elle présenta très poliment le livre au Baron, & laissa ce qu'elle avoit écrit à GASPARD sans lui rien dire & presque sans le regarder. GASPARD n'osoit la remercier, & ne pouvoit contenir sa joie : Il courut s'établir à sa petite table, & le Baron, de son côté, se plaça gravement à la sienne. Il se plaignit d'abord du bruit, Sa mère exigea qu'on

ne parlât point, & tâcha d'en donner l'exemple. Il chercha querelle aux plumes, qu'il essayoit avec humeur; il en demanda d'autres; il lût & relût le problème, parut écrire quelque chose, appuya sa main sur son front & joua la rêverie; puis tout-à-coup se récria sur les fautes d'impression qui rendoient, selon lui, le problème indéchiffable.

En bien, je suis moins malheureux, s'écria en riant GASPARD, ma cousine probablement, possède à fond l'algèbre, car sa copie est correcte au point que voici le problème résolu. Le Baron, un peu humilié, se rejetta sur les distractions qu'avoient excité dans son esprit la compagnie, & GASPARD, en jouissant modestement de son triomphe, remit son Mercure à la Baronne, qui, en tombant sur l'air noté, présenta le livre à son fils, dont la voix suivant elle étoit admirable, & dans l'espérance que la musique le consoleroit du petit chagrin que lui avoit occasionné l'algèbre. Mais le Baron ne fut pas plus heureux: il trouva l'air aussi plat que mal fait, & le rejetta sur la table avec dédain. GASPARD, qui savoit la musique, & ne s'en estimoit pas davantage, le prit, chanta couramment cet air avec la voix la plus

flexible, la plus légère, la plus brillante, & déplut cependant à tout le monde, excepté à sa cousine. La conversation tomba ensuite sur les vers. On est un peu prévenu, dit-il, contre ceux du mercure, & je ne prétends pas que l'on ait toujours eu tort: La complaisance, la disette, la nécessité de remplir seize fois par an cet article, ont souvent forcé les Auteurs de ce Journal d'être moins rigoureux sur le choix des pièces. En voici, par exemple, que vous trouverez probablement bien foibles.

Il lut ensuite le portrait d'une célèbre actrice de ce tems là, dont la retraite projetée allarçoit tous les amateurs du théâtre. Quoi! vous n'aimez point ces vers là, dit SOPHIE? J'ai tort peut être, mais je les trouve charmans. Vous les trouvez charmans? interrompit GASPARD, avec la plus grande vivacité; je suis le plus heureux des hommes. Il sentit cependant que ce transport pouvoit être traité d'extravagance, & reprenant la parole avec plus de tranquillité: Puisque ma joie m'a trahi, dit-il, il faut bien avouer que les vers sont de moi: On n'est pas Auteur impunément, & vous voyez bien que je ne

fuis pas fort accoutumé aux louanges ? SOPHIE, dont la physionomie s'étoit armée depuis quelques momens, devint triste & rêveuse. Je ne fais ce que GASPARD crût entrevoir dans son âme : Il se hâta pourtant de dire qu'il n'avoit jamais parlé à cette actrice, mais qu'il étoit l'admirateur le plus désintéressé de ses talens.

La Baronne, ennuyée de la poésie, fit ressouvenir Mde. GASPARD qu'à l'arrivée de son neveu on discutoit un article important du contrat du mariage de sa fille & du Baron. GASPARD, jugeant qu'il étoit là de trop, sortit avec le cœur oppressé de tristesse, se fit conduire dans l'appartement qu'on lui destinoit, & emporta le Mercure qui jusques-là lui avoit si bien réussi. Mais quel fut l'étonnement de la compagnie, lorsqu'un quart d'heure après on le vit rentrer avec vivacité dans le salon.... ! Madame, s'écria-t-il, en s'adressant à sa tante, ne m'avez-vous pas dit que le vieux Comte d'ORNAC se trouvoit sans enfans ? oui sans doute, lui répondit Mde GASPARD, & je le tiens de la Baronne elle-même. Eh bien, poursuivit le jeune homme, jetez les yeux sur cet article du Mercure, vous y verrez le ma-

riage de son fils. De son fils ! s'écria en pâlisant la Baronne..... Le fait, malheureusement pour elle , étoit vrai : L'ancienne brouillerie & la mort des deux fils aînés du vieux d'ORNAC , tués à la bataille de Nerviade étoient également vraies ; mais la Baronne , ou l'ignoroit , ou avoit feint d'ignorer que le vieillard , amoureux de sa postérité s'étoit remarié , & que c'étoit un fils de ce second lit dont le mariage se trouvoit précisément dans le Mercure. Mde. GASPARD furieuse d'avoir été trompée , ne voulut rien écouter. L'imbécille Baronne & le triste Baron prirent congé dès le soir même. L'heureux GASPARD épousa sa charmante cousine. Un instant l'avoit rendu amoureux ; on assure qu'il le fut toute sa vie. On prétend même encore dans le pays , que chaque fois qu'il se rappelloit l'excès de son bonheur , il s'écrioit de l'air le plus reconnoissant : *Grâces au Mercure de France !*



LA VERTU SOCIALE.

L E T T R E

D'un Instituteur à son Elève.

TU fais, mon cher EMILE, que j'ai conduit ton enfance avec douceur, & que je t'ai laissé toute la liberté dont tu pouvois jouir. Je n'ai point accablé ta raison sous un amas de préceptes inutiles, ni révolté ton cœur par des déclamations sévères. J'ai toujours pensé que la jeunesse étoit la portion la plus précieuse & la plus innocente du genre humain. Censeurs injustes & tyranniques, vos déclamations indiscrettes en transformant des bagatelles en crimes, ne servent qu'à fomentier dans un jeune cœur, les vices dont il est encore exempt. L'adolescence est sujette à des défauts, mais la méchanceté lui est inconnue. Celle-ci est réservée à l'âge mûr. C'est alors seulement que l'homme bon devient vertueux, & le méchant, scélérat. Ce sont les années qui impriment un caractère à l'ame, ainsi qu'à la physionomie, &

qui la plient au joug du vice ou de la vertu. Si l'on trouve en général dans les jeunes gens beaucoup de légèreté, de caprices & d'inconstance, en revanche vous n'y voyez ni la perversité réfléchie, ni la dissimulation profonde, ni un esprit froidement vindicatif. L'adolescent est encore comme étranger au monde. Il n'a point étouffé dans son cœur la voix sacrée de la nature, & il ne fait point couvrir le vice du masque emprunté de la vertu. Ce sont les affaires, l'expérience, les intérêts multipliés & contraires de la société, qui plient l'homme à l'homme, & qui en font un être artificiel, qui devient par degrés, dissimulé, soupçonneux, fourbe, menteur, dénaturé, méchant.

Les vertus sociales, dans l'état présent des choses, n'ont plus leur premier caractère de simplicité. Le siècle d'or est relégué dans la fable. Un homme sincère & vrai qui, s'imposeroit la loi de rendre aux autres comme à lui-même, un compte exact de ses plus secrètes pensées ne sauroit vivre parmi eux. Il est nécessaire qu'il s'arme de prudence, ou ce qui revient à la même chose, qu'il apprenne à être dissimulé.

Un jeune homme heureusement né qui jugeroit des autres par lui, & les croiroit tous, bons, simples, vertueux, seroit à cha-

que instant la victime de son illusion. Il faut que les hommes ne se communiquent qu'avec défiance. On ne peut lever que d'une main tremblante le voile épais qui nous dérobe leur cœur. Je ne veux pas que tu sois misantrope, mais je veux encore moins que tu sois la dupe de leur malice & de leur mauvaise foi. Appren donc à couvrir ta simplicité & ta candeur du voile de la dissimulation. Mais je sens ton cœur qui murmure, & je lis déjà dans tes yeux le scandale & l'indignation. Tu me regardes comme un homme corrompu, & tu m'accuses de mauvaise foi. Heureux jeune homme, conserve précieusement cette sensibilité, elle est le plus sûr garant de ta vertu. Mais ne croi pas que je viens étouffer dans ton cœur cette flamme pure & céleste, que j'y ai nourrie avec tant de soin. Il ne s'agit pas de détruire ta vertu, Malheur à moi si j'avois un tel dessein. Il s'agit simplement de la plier aux défauts des hommes, de l'accommoder aux combinaisons invincibles de la société; il s'agit de l'humaniser, & de sauvage, austère & farouche qu'elle étoit, de la rendre douce, indulgente, & utile à tes semblables. Quel spectacle cruel n'est ce pas pour les yeux d'un Philosophe sensible, que la vertu sacrifiée au vice, la bonté à la fourberie, la

simplicité au mensonge & à la fausseté, l'innocence au ridicule & à la mauvaise foi. Tu est cependant, le sort qui t'attend si tu ne changes promptement la direction de ta vertu. N'espère pas de pouvoir dompter le vice. C'est un tyran orgueilleux & invincible. On ne peut l'attaquer de front sans risque, tout ce qu'on peut faire, c'est de lui échapper.

Jusqu'ici j'ai taché de nourrir dans ton cœur l'amour de la vertu, & ce que tu as déjà fait me prouve qu'elle te sera toujours chère. J'ai cultivé avec soin ce champ fécond & fertile; j'ai accru autant qu'il m'a été possible la masse de ta sensibilité. Il ne me reste plus qu'à l'éclairer, & qu'à la diriger vers les routes qui conduisent au bonheur. C'est un grand fleuve qu'il faut diviser en plusieurs petits ruisseaux. EMILE, tu es simple, bon, modeste, tu aimes la vérité, tu détestes le mensonge, que me reste-t-il donc à faire maintenant & que penserois-tu de moi si je voulois corriger mon ouvrage. Tu dirois que je suis en contradiction avec moi-même, tu dirois que je t'ai trompé, & dans le changement de ma méthode tu ne verrois peut-être que l'ignorance de l'Instituteur: Non, mon cher EMILE, pour corriger mon ouvrage je ne songe pas à le détruire, mais simplement

à le modifier. Un Sculpteur habile commence par ébaucher & dégrossir son ouvrage. Il laisse quelque chose pour les derniers coups de son ciseau. Jusqu'ici c'est la nature seule qui t'a conduit par mes mains, que l'art maintenant la tempère sans en souiller la pureté. J'ai nourri & fécondé dans ton cœur les germes de la sensibilité, j'ai vu croître & s'élever sous mes yeux, cette jeune plante, j'en ai été l'heureux & le diligent cultivateur. J'ai vu les racines s'étendre & se fortifier dans le sol de la nature, ainsi je n'ai point craint pour toi la stérilité, & j'ai mis ta vertu en état de résister au torrent des institutions, à la rouille de l'opinion & aux chocs multipliés du vice dominateur. Je puis maintenant élaguer le sauvageon sans craindre de le voir sécher entre mes mains.

EMILE, tu es sincère & vrai, ta bouche déteste la fausseté, elle n'a jamais proféré un seul mot qui ne fut l'expression naïve de tes sentimens, tu t'élèves hardiment contre le vice, & l'opinion ne peut rien sur toi. Cependant tu veux vivre parmi les hommes & les hommes se sont mis dans la nécessité de se tromper les uns les autres. Combien de fois tu seras forcé d'arrêter l'impétuosité naturelle de ton caractère. Tu sentiras malgré toi, la

la nécessité de fermer les yeux sur leurs défauts, & plus encore sur leurs vices & l'expérience te montrera qu'une censure indiscrete n'a jamais fait que de les irriter sans en corriger un seul.

Apren donc à connoître les hommes, voilà la science qui te convient. Mais garde toi bien de mesurer leurs sentimens sur les tiens, cette illusion te couteroit trop cher. Sache qu'il est souvent nécessaire d'imposer silence à son cœur, pour éviter les atteintes de l'implacable ennemi du sentiment, le ridicule.

L'homme social ne connoit plus la nature. Il l'a chassée dans le coin le plus reculé de son cœur. Mais toi, tu lui as consacré le tien, & tu en seras souvent puni. L'aurois tu jamais soupçonné. Rien n'est cependant plus naturel. Comment en effet, toi qui es si tendre, si sensible, si vrai, toi que la beauté des actions sublimes transporte d'admiration, ne paroîtrois tu pas ridicule aux yeux de cet être si froid, si petit, si indifférent, si dissimulé, si vain, qu'on appelle homme de société. Il te regardera comme un jeune étourdi, un imprudent, un fou. Tu seras à ses yeux un vrai sauvage, & il ne paroîtra aux tiens qu'un être pervers, dénaturé & ridicule jusques dans ses vices mêmes. 27)

Réserve donc pour la solitude & pour l'amitié les transports de ton ame. Cache aux yeux des hommes profanes les sublimes enthousiasmes de la vertu. Ils ne sont pas dignes d'être initiés à ses saints mystères. Toute espèce de grandeur, qui passe la mesure commune est voisine du ridicule. On sourit en voyant un homme qui s'échauffe & s'anime en parlant de la vertu. L'homme ne sent plus aucune grande passion. La culture en les raffinant, les étouffées. Sa colère n'est plus qu'un froid ressentiment, son amour qu'un sot amour propre, son amitié qu'une habitude, son courage qu'une crainte servile de l'infamie, ses passions ont perdu leur énergie, à mesure qu'elles se sont multipliées.

Tu connois les prodiges de la nature. Les objets nouveaux que j'ai fait passer successivement devant tes yeux ont frappé d'admiration ton ame sensible, & tu n'as jamais caché la vive impression qu'ils y produisoient. Quels sentimens n'éprouvas-tu pas quand je t'avis que le soleil étoit un million de fois plus étendu que nôtre globe, & que cette foule innombrable d'étoiles qui ne paroissent à nos yeux que comme des flambeaux immobiles, sont autant d'autres soleils qui président à des mondes divers & les éclairent. Je me ra-

pelle la surprise que tu éprouvois alors. L'admiration est mère de la sagesse. En te mesurant avec la nature, que tu te trouvois petit à tes yeux; mais c'est alors que tu devenois véritablement grand. Nous sommes des fourmis & nous nous croyons des Géans. La vraie science est modeste, l'ignorance est orgueilleuse. Les idées de l'homme superbe sont celles d'un insecte enlevé dans la crisalide formée de son écume.

EMILE, cache désormais avec soin les mouvemens divers que tu éprouveras. Tu n'as pas encore tout vu, mille choses te paroîtront nouvelles & frappantes. Si tu te livres à l'impression du sentiment, ton enthousiasme paroitra ridicule aux yeux des autres, & sera regardé comme l'effet d'une éducation bornée. N'admire rien, ne sois étonné de rien. On rit d'un homme qui trouve tout extraordinaire dans le monde, comme on se moque d'un nouveau débarqué mal instruit. C'est par là principalement qu'on l'apprécie. S'il n'admire rien, on l'admire, s'il est surpris de tout, on le méprise.

Pour juger de la valeur des choses, & du mérite des hommes, tu n'as eu d'autre règle que le sentiment intérieur: C'est lui qui t'a guidé jusqu'à présent. Tu t'es

montré également sincère & libre en accordant ton estime, comme en la refusant. Ne quitte pas cette méthode, c'est la bonne, mais ne va pas étourdiment ouvrir ton cœur à tout le monde. Estime les hommes si tu le peux, mais méprise-les sans le leur dire. Mille relations, mille besoins invincibles, mille motifs d'utilité, te feront une loi du silence. Tu me diras que ton cœur n'est pas fait pour porter tant de chaînes. A la bonne heure. Mais si tu ne veux pas t'en charger, comment vivras-tu avec tes semblables? De quel œil verront-ils un censeur au milieu d'eux? Tu révolteras leur orgueil sans les corriger. Et après tout veux-tu qu'ils te punissent de ta vertu même? Croi moi, cher EMILE, la sincérité ne sauroit habiter avec la fourberie; la vérité avec l'opinion, la liberté avec la défiance.

Tu fais combien l'amitié est douce. Tu la places avec raison dans le petit nombre des biens réels qui servent à adoucir l'aumertume de notre existence. EMILE, cultive-la; qu'elle soit toujours la passion favorite de ton cœur. Mais avant que de l'accorder, conois bien celui à qui tu l'as donnée. Tu ignores, combien sur le théâtre du monde, de Comédiens y revêtent toutes les passions, combien de Pantomi-

mes y jouent tous les sentimens. La douceur & l'humanité ne sont presque qu'une vaine aparence chez les nations civilisées, & ne se trouvent plus guères que chez les peuples, que nous apellons si faussement barbares. Le léger, le poli, l'aimable Athénien, vous flatte, vous embrasse, il parle de sentiment, de vertu; il n'a jamais que ces mots là dans la bouche. Mais n'attendés pas qu'au bout de vingt années, il vous aime beaucoup plus que le premier jour qu'il vous a connu. Le Groslier SPARTIATE est moins aimable, ne parle pas tant, à moins d'esprit, mais il est franc, sincère, genereux, faites en hardiment vôtre ami, & vous sentirés la vérité de ce que disoit HESIODE, que la vertu est assise sur un roc élevé, dont les bords sont escarpés & entourés d'épines.

Mais quand une fois tu seras bien sûr du mérite de l'ami que tu te seras choisi; à l'instant que la confiance succède à la réserve, & que la plus grande intimité s'établisse entre vous. Eloigne de ton cœur cette abominable maxime, si indigne de la véritable amitié, qu'il faut aimer son ami, comme pouvant le haïr un jour. Quel insupportable état pour un cœur libre, d'avoir toujours dans l'ame le soupçon qui la déchire.

déchire, & la ronge? Quiconque n'a pas le courage de faire des ingrats, qu'il s'éloigne du temple de l'amitié & ne vienne pas sacrifier à ses autels; à sa porte est assise la confiance, & la fidélité dort tranquillement à côté d'elle. Mais tant que tu n'auras trouvé personne qui te semble digne de ce sentiment sublime, garde toi bien de le profiter à tout le monde. Ce n'est pas que je veuille que tu sois misantrope; je veux seulement t'épargner la douleur de n'avoir aimé que des ingrats, quoique je te trouve malheureux, si tu étois incapable d'en faire. Combien n'en fait pas la bienfaisance? Devras tu pour cela te dispenser de cette vertu? Non, car elle porte toujours sa récompense avec elle, & jamais l'ingratitude la plus noire n'égalera les doux transports de la bienfaisance. Ames froides, tranquilles, concentrées, vous ne serez jamais trompées, il est vrai, jamais les fausses allarmes, ni les feints gémissemens de l'hipocrite, ne vous en imposeront, mais aussi le sublime & délicieux plaisir de faire des heureux vous sera toujours inconnu. Malheureux celui dont un excès de défiance a endurci le cœur & l'a fermé à toute espèce de sentimens. C'est un insecte enlevé dans la fange, qui ne tient à rien,

qui est perdu dans l'immensité de la nature, que la nature reprouve, qui semble destiné à n'exister que pour lui, à végéter plutôt qu'à vivre, & à mourir sans avoir été bon à rien. Mais où m'emportent mes pensées. Et qui pourroit parler de la vertu sans désordre. C'est un feu subtil qui s'échape de toutes parts. Laissons aux sciences leur marche lente, incertaine, timide; pour nous, sectateurs d'une plus sublime doctrine nous nous élançons dans le sein de la nature.

A ce langage tu me reconnois, EMILE, & tu me pardones mes contradictions. En essayant d'emouffer tes sentimens trop élevés, & de plier ta vertu aux défauts des hommes, je n'ai pu abandonner tout à fait mon vieux stile & ma méthode accoutumée. Je fais que c'est te faire injure, que de te vouloir enseigner la vertu. Ce grand ouvrage est déjà fait. Mais maintenant que tu vas entrer dans le tourbillon de la société, je n'ai plus qu'un mot à te dire, tu connois les hommes, vis donc comme eux, ou loin d'eux. Choisis.





P O E M E C H A M P E T R E.

QU'UN autre se plaise à demeurer dans
 les Villes, qu'il en aime le bruit incom-
 mode, l'air empeslé, le séjour mal sain,
 qu'il contemple avec enthousiasme les édi-
 fices qui les décorent, les jardins où un
 art barbare étouffe la nature; pour moi je
 préfère la campagne; c'est là où je jouis
 d'un spectacle magnifique & toujours nou-
 veau. Je me plais à errer dans les bois
 & sur les montagnes. L'air pur que j'y
 respire répand dans mon sang le baume
 de la vie, porte dans mon ame la tran-
 quillité & la paix.

Que l'homme seroit heureux, si tout
 ce qui l'environne ne lui avoit pas fait per-
 dre le goût des choses simples? Mais en
 cherchant sans cesse le bonheur loin de lui,
 il poursuit sa chimère jusqu'au tombeau:
 Le vil intérêt, l'ambition funeste, la soif
 avide des richesses le tourmentent sans cesse,
 il ne peut jouir de lui-même que lorsqu'a-
 yant le courage de renoncer à tout ce qui
 séduit ses semblables, il ne cherche plus

JOURNAL HELVETIQUE

qui est perdu dans l'immensité de la nature, que la nature reprouve, qui semble destiné à n'exister que pour lui, à végéter plutôt qu'à vivre, & à mourir sans avoir été bon à rien. Mais où m'emportent mes pensées. Et qui pourroit parler de la vertu sans désordre. C'est un feu subtil qui s'échape de toutes parts. Laissons aux sciences leur marche lente, incertaine, timide; pour nous, sectateurs d'un plus sublime doctrine, nous nous élançons dans le sein de la nature.

A ce langage tu me pardonne, EMILE, & tu me pardonnes les contradictions. En essayant d'embrasser les défauts trop élevés, & de plonger dans la méthode accoutumée aux hommes, je me suis vu abandonner tout à fait mon vieux système. Je te fais injure, en mée. Je ne suis que la vertu. Ce n'est que de te faire accoutumer la vertu. Mais maintenant que le tourbillon de la vie m'a fait qu'un mot à la fois.

ste peint l'innocence, qui passe
 moi en conduisant son troupeau.
 les matins lorsque le soleil vient
 la nature, éveillé par la fraîcheur
 & par le chant du rossignol, j'ou-
 vris les yeux à la lumière & mon âme au
 Je vais cultiver mes légumes favou-
 & l'œillet odoriférant; je leur donne
 mes soins, & tous les jours je jouis
 que j'ai fait pour eux la veille.
 quelquefois bravant l'ardeur de la cani-
 je vais partager les travaux des mois-
 fatigués; je mêle ma voix à leurs
 ques; nous faisons fuir au loin
 le ponde & la perdrix aux pieds
 Et lorsque la chaleur invite tou-
 à prendre du repos, assis tous
 sous un poirier sauvage dont une
 e arrose les racines, je partage
 leur frugal repas; je les laisse en-
 & surpris de voir renaître les dou-
 l'égalité.

que la lune répand sur l'horifon sa
 e argentée, je vais trouver mon bon
 nnête voisin qui se repose des fati-
 de la journée sous un noyer qui cou-
 sa cabane de son ombrage; & son
 & simple verse avec confiance
 in ses chagrins & sa joie; je

que dans lui-même la récompense des sacrifices qu'il a faits à la vertu.

Loïn de ces vices, loïn de la foule des hommes que je plains, mais que je ne méprise ni ne hais, qu'il est doux de vivre en paix dans le recueillement de soi-même! quel est le malheureux auquel le spectacle ravissant de la nature ne cause plus d'émotion! qui peut voir sans ravissement l'ordre admirable qui règne dans l'univers! quel est le cœur flétri qui ne s'ouvre plus aux charmes de la bienfaisance, qui peut voir souffrir, gémir son frère sans en être attendri?

Soit que je franchisse les monts escarpés, soit que j'erre à l'ombre des forêts sur la mousse douce & fraîche, mon esprit s'occupe de tes ouvrages & de tes dons. Etre bienfaisant! tant que je respirerai, jamais le soleil ne se lèvera sans que je chante une hymne à ton honneur.

Venez ô mes amis! partager mon bonheur; venez admirer avec moi les beautés simples & mêlées de la nature. Quelquefois couché sur l'herbe je contemple le magnifique spectacle du soleil couchant: Frappé de l'effet merveilleux de ses rayons réfléchis dans un nuage pittoresque, à peine aperçois-je la jeune bergère, dont le vi-

sage modeste peint l'innocence, qui passe à côté de moi en conduisant son troupeau.

Tous les matins lorsque le soleil vient vivifier la nature, éveillé par la fraîcheur de l'air & par le chant du rossignol, j'ouvre mes yeux à la lumière & mon âme au plaisir : Je vais cultiver mes légumes favoris & l'œillet odoriférant ; je leur donne tous mes soins, & tous les jours je jouis de ce que j'ai fait pour eux la veille.

Quelquesfois bravant l'ardeur de la canicule, je vais partager les travaux des moissonneurs fatigués ; je mêle ma voix à leurs chants rustiques ; nous faisons fuir au loin le lièvre timide & la perdrix aux pieds d'écarlate : Et lorsque la chaleur invite toute la nature à prendre du repos, assis tous ensemble sous un poirier sauvage dont une source pure arrose les racines, je partage avec eux leur frugal repas ; je les laisse enchantés & surpris de voir renaître les douceurs de l'égalité.

Lorsque la lune répand sur l'horizon sa lumière argentée, je vais trouver mon bon & honnête voisin qui se repose des fatigues de la journée sous un noyer qui couvre sa cabane de son ombrage ; & son cœur naïf & simple verse avec confiance dans mon sein ses chagrins & sa joie ; je

Le sou'age non avec des paroles stériles, mais par les soins officieux & tendres de l'amitié: Il me raconte l'histoire de sa jeunesse, & les dangers qu'il a courus à la guerre. Pendant son récit les enfans jouant à côté de nous à des jeux foibles, convenables à leur âge, badinent innocemment jusqu'à ce que l'amour vienne leur faire sentir ses peines & ses plaisirs.

Si le soleil, s'élevant sur nos têtes, fait désirer l'ombrage, alors assis sur le penchant d'une colline dans un bosquet de noisetiers d'où je découvre un horizon immense, je m'égaie avec HORACE ou CHAULIEU, je m'instruis en m'amusant avec VOLTAIRE, ou bien je puise des leçons sublimes de vertu & de bienfaisance dans les ouvrages de nos plus sublimes Auteurs. Mon imagination remplie des tableaux touchans & pathétiques de la vertu qu'ils ont peinte avec ce courage & cette force d'esprit qui leur sont propres, échauffe mon âme & l'élève, & mon cœur oppressé peut à peine suffire aux sensations délicieuses qu'il éprouve.

Quand le vent brûlant du mois d'Août a mûri le raisin, le vendangeur empressé & yvre de joie se hâte d'aller recueillir le fruit de ses sueurs. On voit avant le lever de l'aurore des jeunes garçons & des

jeunes filles qui annoncent par leurs chansons le plaisir qu'ils se promettent pendant la journée; le soleil paroît, il abbat la rosée: La troupe joyeuse la serpette a la main, remplit les paniers d'un fruit délicieux qu'elle verse dans de grandes cuves: Le cultivateur, étonné de l'abondance, pleure de joie & bénit la Providence. Enfin le plus beau jour finit; les filles la tête couverte de chapeaux de paille garnis de pampre, s'empresent de faire cent espiègleries à leurs amans qui les tiennent par la main: La première esplanade de gazon qui se présente les invite à danser, malgré les fatigues de la journée; je prends ma flûte, & j'anime par mes sons la vivacité de leurs pas, rendus plus vifs encore par le désir mutuel de plaire.

Vous me verrez occupé à donner à l'arbrisseau flexible une forme agréable; je vois naître sous mes yeux les fruits de mon travail. Tandis que le riche blazé, fait venir à grands frais des productions bizarres & forcées, j'obtiens, presque sans peine, des choses que la nature me donne avec prodigalité, parce que je ne cherche pas à les lui arracher. Tous les jours je demande au génie qui présida à ma naissance de me fournir les

84 JOURNAL HELVETIQUE

occasions de faire du bien ; il m'exauce souvent, quoique je sois pauvre ; & le jour où j'ai pu être utile est gravé dans mon cœur, pour m'avertir de tâcher de faire encore mieux le jour suivant.





P E N S E ' E S

M DE VAUBAN a dit, qu'un gouverneur de place doit s'attaquer tous les jours lui-même en secret, & chercher autant de nouvelles défenses qu'il trouve de nouvelles attaques. Cela abrège bien des délibérations, quand l'ennemi est en présence. Transposez cette maxime à tout. La prudence humaine ne va pas plus loin.

On a dit, je crois, ou du moins on a dû dire, que l'amour & la haine sont semblables à ces prismes de verre; qui donnent aux objets toutes les couleurs les unes après les autres. Si l'on ajoute que la haine est le microscope des défauts, l'amour celui des bonnes qualités, nous avons *l'optique du cœur*. Ce seroit le titre d'un bel ouvrage.

Il y a cette différence entre les vrais biens de la vertu & les faux biens de la fortune, que c'est posséder les premiers que de les désirer; au lieu que c'est être vraiment pauvre des biens de la fortune que d'en

désirer plus qu'on n'en possède, quand on en posséderoit tout ce qui s'en peut avoir. Doit-on s'étonner, que le vertueux ne fasse que croître en vertu, & que l'avare s'appauvrisse au sein même de l'opulence ?

Ce n'est point le Roi, c'est le tems qui peut faire un gentil-homme : Vieux dicton, que répète chaque petit noble, propriétaire de quelques parchemins usés. Le dicton en a menti. Ce n'est, ni le tems, ni le Roi; c'est la vertu. La vertu seule fait le vrai noble. Le Roi le déclare sur un morceau de parchemin tout neuf: Et soit qu'il ait bien ou mal déclaré, quand il n'est plus, & son noble aussi, le tems vient qui ronge le parchemin, & lui donne la considération qu'acquiertent les vieilles poteries, & les plus chétives pièces de monnoie, dès qu'elles ont une certaine antiquité.

Les grands, en affectant de passer pour gens à connoissances, qui ont de l'esprit, du discernement, du goût, relèvent le prix du vrai mérite, & montrent combien il l'emporte sur leur vaine grandeur. Pourquoi nous-mêmes en dégrader l'excellence, en nous rabaisant jusqu'à faire cas de leur faste & de leurs richesses ?

Les bibliothèques sont semblables à des boutiques d'Apoticaire; beaucoup de poisons & peu de remèdes.

Qu'y a-t-il au monde de plus crédule ? L'ignorance. Mais qu'y a-t-il de plus incrédule ? L'ignorance encore. Les ignorans n'ont l'esprit, ni de croire, ni de ne pas croire. Ils ont une merveilleuse facilité pour croire ce qu'il y a de plus faux, & pour ne pas croire ce qu'il y a de plus vrai.

Il y a un proverbe Espagnol auquel je trouve beaucoup de sens & de noblesse. Le voici. „ Fai bien, tu auras des envieux. „ Fai mieux, tu les confondras. „

EPICURE plaçoit le souverain bien dans le plaisir, mais dans le plaisir que donne la vertu; & qui plus est, sa vie fut conforme à sa doctrine; me trompai-je en disant que nous ne sommes pas même Epicuriens ?

Les hommes tendent à l'opulence, ou pour acquérir de la considération, ou pour mener une vie molle & sensuelle, ou pour le simple plaisir d'y arriver. Les premiers ont du vent, les seconds des ventres, les derniers n'ont rien, pas même leur Or: Aucuns n'ont des âmes.

Si de l'éducation de la jeunesse dépend le salut de la République, les mauvais pères devroient être punis comme les mauvais citoyens.

Les beaux esprits de notre siècle font des ent'raçtes qui amusent, en attendant que les grands acteurs reparoissent sur la scène.

L'amitié ne se répand point en paroles, mais elle agit sans cesse; ces prétendus amis qui ne parlent que de leur cœur, ressemblent à ces poltrons qui ne parlent que de bravoure & de combats.

CATON ôta aux Dames Romaines le faste des habits, & elles s'y prêtèrent généreusement pour le salut de la République. Si un nouveau CATON en faisoit autant aujourd'hui, je ne répondrois pas de sa vie.

Les pédans sont les harpies de la fable; ils corrompent tout ce qu'ils touchent.

En matière de vraie science, il y a autant à désapprendre qu'à apprendre.

Il est des fautes qui nous choquent moins que l'aveu qu'on nous en fait.

Il y a encore plus d'hommes qui sont femmes par la foiblesse de leur cœur, qu'il n'est de femmes qui soient hommes par la force de leur esprit.

Il en est de l'admiration comme de la flamme qui diminue dès qu'elle cesse d'augmenter.

Un homme né vain croit difficilement qu'il ennuie : Un autre né timide, craint souvent ce que celui-ci a peine à se persuader ; ce n'est pas que le second ait moins de vanité que le premier ; c'est au contraire parce que la sienne est plus délicate.

Un bon livre & une bonne femme corrigent bien des défauts ; une mauvaise femme & un mauvais livre gâtent bien des cœurs. Il y en a qui ne regardent, quand il s'agit de l'un & de l'autre, qu'à la relieure ; ont-ils raison de se plaindre lorsqu'ils sont trompés ?

Tous les hommes vantent la médiocrité, & tous les hommes veulent être riches ; c'est que tous les hommes veulent paroître raisonnables, & qu'il en est peu qui le soient.

Ne pourroit-on pas comparer un homme d'esprit à un cuisinier, qui des mets les plus insipides & les plus communs fait des ragoûts délicieux ?

En craignant de passer pour un pédant, souvent on passe pour un sot; on ressemble à ces généraux qui sont battus précisément parce qu'ils craignoient trop de l'être.





D E L' E X E R C I C E :

Considéré comme moyen de rétablir la santé.

LES idées qu'on se forme de l'exercice, de la façon de le prendre, & de la manière dont il doit operer, sont si obscures, que les malades, malgré les assurances des médecins les plus célèbres, n'en retirent presque jamais d'utilité, quoiqu'ils s'imaginent faire tout ce qui est nécessaire pour cette fin. C'est qu'on ne fait pas assez d'attention sur l'influence réciproque de la partie spirituelle & de la machine de l'homme. On se persuade que, pour retirer tout le profit possible de l'exercice, il suffit de s'adonner, par raison plutôt que par goût, au tracas du ménage, ou de faire à la hâte une excursion à la Campagne, où l'on s'ennuie, & d'où l'on revient fatigué & abbatu, mais point recréé. Pour que l'exercice procure une utilité réelle, il faut que l'esprit soit recréé dans le moment où la machine est promenée; il faut que l'exercice se fasse en plein air, dans une atmosphère autre que celle dont on est

entouré continuellement. Il faut que par l'agitation de l'air, le tourbillon des vapeurs qui voltige autour du corps, soit dissipé, & que des parties étrangères se mêlent avec les particules de la transpiration, pour agir sur notre corps & y communiquer leur influence. C'est cette raison qui rend la navigation d'un usage si salutaire, à ceux qui l'employent en guise de remède, & qui opère souvent la guérison des maladies incurables par tout autre moyen. Il faut encore que la nature de l'exercice soit adaptée à celle de la maladie. L'exercice à cheval convient préférentiellement aux Phthiques; le gouteux retirera plus d'utilité de la promenade à pied. Outre cela, comme la santé dépend également de l'accord qui règne entre les affections de l'ame & les goûts du corps, il seroit inutile de promener la machine sur les hauteurs, si la partie spirituelle restoit plongée dans l'abîme des ennuis & des peines. Les personnes qui se plaisent à un exercice domestique, même les gens qui mènent une vie sédentaire, mais enjouée, prouvent, par leur exemple, que la satisfaction de l'esprit sert à diminuer les inconvéniens qui devroient résulter du défaut d'un exercice convenable & du changement d'air. Il est donc essentiel

que

que ceux qui veulent remettre dans l'intégrité leur fanté délabrée, recréent l'esprit en même tems qu'ils promènent le corps. L'ennui se dissipe, lorsqu'on applique l'esprit à quelque objet différent de celui qui nous a attiré de la peine; & cette application tournée sur une chose agréable on réjouissante, est à l'esprit ce que l'exercice est au corps: De la l'accord qui règne entre les parties spirituelle & corporelle de l'homme, & la facilité avec laquelle elles se prêtent à l'influence mutuelle. Que les valétudinaires se proposent donc ce but, qu'ils cultivent la terre, qu'ils aillent à la chasse, qu'ils jouent aux quilles, qu'ils dansent, qu'ils navigent & se promènent au son des instrumens, &c. Mais est il indifférent en quel tems on se promène? n'y a-t-il point de choix à faire relativement aux endroits où il faut prendre de l'exercice? Ce dernier objet a été suffisamment discuté par les médecins. On sçait qu'il faut aux phthysiques, un air balsamique chargé d'exhalaisons fécondantes qui se dérobent de la terre retournée par la charue, des vapeurs salutaires qui s'élancent des arbres dans l'atmosphère, tels que les pins, les sapins, les charmes, la vigne, les arbres fruitiers. Les Leucophlegmatiques,

les filles que défigurent les pâtes couleurs, doivent rechercher un air sec, plutôt froid que chaud. On conseille les endroits frais, ombrageux & la proximité des eaux courantes, à ceux qu'un feu intérieur dévore, dont l'amaigrissement est excessif, & qui ont les fibres roides & racornies.

On n'est pas également d'accord sur ce qui concerne le tems auquel il faut prendre de l'exercice. On condamne généralement l'habitude de s'y livrer immédiatement après le repas. Il y a néanmoins des sujets qui ne peuvent prendre aucun exercice tant soit peu violent, à moins qu'ils n'aient mangé; ce qui semble indiquer qu'il y a des maladies où il seroit expédient de faire de l'exercice aussi-tôt après les repas. Certains hypocondriaques & hystériques sont manifestement dans ce cas. Enfin, il y a des maladies qui se préparent pendant le sommeil, qu'on dissipe en éveillant le malade, pour l'obliger de se donner un exercice modéré, tandis que bien des personnes sentent leur santé altérée, lorsqu'elles sont dans la nécessité d'interrompre leur repos. On ne peut pas encore donner des règles précises sur ces objets; il faut qu'une observation bien étendue supplée pour chaque individu en particulier, jusqu'à ce qu'un nombre suffisant serve à établir des loix à cet égard.



DES FONDATIONS.

ART. DE L'ENCYCLOPE'DIE.

 (*Politique & droit naturel.*)

LES mots fonder, fondement, fondation, s'appliquent a tout établissement durable & permanent, par une métaphore bien naturelle, puisque le nom même d'établissement est appuyé précisément sur la même métaphore. Dans ce sens on dit, la fondation d'un empire, d'une république, mais nous ne parlerons point dans cet article de ces grands objets ; ce que nous pourrions en dire, tient aux principes primitifs du droit politique, a la première institution des gouvernemens parmi les hommes. Voyez Gouvernement, Conquête & législation. On dit aussi fonder une Secte.

Enfin on dit fonder une Académie, un Collège, un Hôpital, un Couvent, des Messes, des Prix à distribuer, des Jeux publics & fonder dans ce sens, c'est assigner

un fond ou une somme d'argent pour être employée à perpétuité à remplir l'objet que le fondateur s'est proposé, soit que cet objet regarde le culte divin ou l'utilité publique, soit qu'il se borne à satisfaire la vanité du fondateur, motif souvent l'unique véritable, lors même que les deux autres lui servent de voile.

Les formalités nécessaires pour transporter à des personnes chargées de remplir les intentions du fondateur, la propriété ou l'usage des fonds que celui-ci y a destinés; les précautions à prendre pour assurer l'exécution perpétuelle de l'engagement contracté par ces personnes; les dédomagemens dûs à ceux que ce transport de propriété peut intéresser, comme par exemple, au Souverain privé pour jamais des Droits qu'il percevoit sur le fond donné à chaque mutation de propriétaire; les bornes que la politique a sagement voulu mettre à l'excessive multiplication de ces libéralités indiscrètes; enfin différentes circonstances essentielles ou accessoires aux fondations, ont donné lieu à différentes loix, dont le détail n'appartient point à cet article & sur lesquelles nous renvoyons aux articles fondations (jurisprud), main morte, amortissement & notre but n'est dans celui-ci, que d'examiner l'utilité des

fondations en général par rapport au bien public, ou plutôt d'en montrer les inconvéniens : Puissent les considérations suivantes concourir avec l'esprit philosophique du Siècle, à dégouter des fondations nouvelles & à détruire un reste de respect superstitieux pour les anciennes !

2°. Un fondateur est un homme qui veut éterniser l'effet de ses volontés : Or quand on lui supposeroit toujours les intentions les plus pures, combien n'a-t-on pas de raison de se défier de ses lumières ? Combien n'est-il pas aisé de faire le mal en voulant faire le bien ? Prévoir avec certitude si un établissement produira l'effet qu'on s'en est promis & n'en aura pas un tout contraire ; démêler à travers l'illusion d'un bien prochain & apparent, les maux réels qu'un long enchainement de causes ignorées amènera à sa suite ; connoître les véritables plaies de la Société, remonter à leurs causes ; distinguer les remèdes des palliatifs ; se défendre enfin des prestiges de la séduction ; porter un regard sévère & tranquille sur un projet au milieu de cette atmosphère de gloire, dont les éloges d'un public aveugle & nôtre propre enthousiasme nous le montrent environné : Ce seroit l'effort du plus profond génie &

peut être la politique n'est-elle pas encore assez avancée de nos jours pour y réussir. Souvent on présentera à quelques particuliers des secours contre un mal dont la cause est générale; & quelquefois le remède même qu'on voudra opposer à l'effet, augmentera l'influence de la cause. Nous avons un exemple frappant de cette espèce de mal-adresse dans quelques maisons destinées à servir d'asyle aux femmes repenties. Il faut faire preuve de débauche pour y entrer. Je fais bien que cette précaution a dû être imaginée pour empêcher que la fondation ne soit détournée à d'autres objets: Mais cela seul ne prouve-t-il pas que ce n'étoit pas par de pareils établissemens, étrangers aux véritables causes du libertinage qu'il falloit le combattre? Ce que je dis du libertinage, est vrai de la pauvreté. Le pauvre a des droits incontestables sur l'abondance du riche; l'humanité, la religion nous font également un devoir de soulager nos semblables dans le malheur: C'est pour accomplir ces devoirs indispensables, que tant d'établissemens de charité ont été élevés dans le monde chrétien pour soulager des besoins de toute espèce; que des pauvres sans nombre sont rassemblés dans des hôpitaux, nourris à la porte des couvents par des distributions

journalières. Qu'est-il arrivé? C'est que précisément dans les pays où ces ressources gratuites sont les plus abondantes, comme en Espagne & dans quelques parties de l'Italie, la misère est plus commune & plus générale qu'ailleurs. La raison en est bien simple, & mille voyageurs l'ont remarqué. Faire vivre gratuitement un grand nombre d'hommes, c'est souder l'oïveté & tous les désordres qui en sont la suite; c'est rendre la condition du fainéant préférable à celle de l'homme qui travaille; c'est par conséquent diminuer pour l'état la somme du travail & des productions de la terre.

Dont une partie devient nécessairement inculte: De là les disettes fréquentes, l'augmentation de la misère, & la dépopulation qui en est la suite. La race des Citoyens industrieux est remplacée par une populace vile composée de mendiants, vagabonds & livrée à toute sorte de crimes. Pour sentir l'abus de ces aumones mal dirigées, qu'on suppose un Etat si bien administré qu'il ne s'y trouve aucun pauvre, (chose possible sans doute pour tout Etat qui a des Colonies à peupler, voyez mendicité,) l'établissement d'un secours gratuit pour un certain nombre d'hommes y créeroit tout

aussi tôt des pauvres, c'est à dire, donneroit à autant d'hommes un intérêt de le devenir, en abandonnant leurs occupations, d'où résulteroit un vuide dans le travail & la richesse de l'Etat, une augmentation du poids des charges publiques sur la tête de l'homme industrieux, & tous les désordres que nous remarquons dans la constitution présente des sociétés.

C'est ainsi que les vertus les plus pures peuvent tromper ceux qui se livrent sans précaution à tout ce qu'elles leur inspirent. Mais si des desseins pieux & respectables démentent toutes les espérances qu'on en avoit conçues, que faudra-t-il penser de toutes ces fondations qui n'ont eu de motifs & d'objet véritable que la satisfaction d'une vanité frivole, & qui sont sans doute les plus nombreux? Je ne craindrai point de dire que si l'on comparoit les avantages & les inconvéniens de toutes les fondations qui existent aujourd'hui en Europe, il n'y en auroit peut-être pas une qui soutint l'examen d'une politique éclairée.

2. Mais de quelle utilité que puisse être une fondation, elle porte dans elle même un vice irrémédiable, & qu'elle tient de sa nature, l'impossibilité d'en maintenir l'exécution. Les fondateurs s'abusent bien grossièrement s'ils imaginent que leur zèle ise

se comuniquera de siècle en siècle aux personnes chargées d'en perpétuer les effets. Quand elles en auroient été animées quelque tems il n'est point de corps qui n'ait à la longue perdu l'esprit de sa première origine. Il n'est point de sentiment qui ne s'amortisse par l'habitude même & la familiarité avec les objets qu'il excite. Quels mouvemens connus d'horreur, de tristesse, d'attendrissement sur l'humanité, de pitié pour les malheureux qui souffrent, n'éprouve pas tout homme qui entre pour la première fois dans une salle d'Hôpital! Eh bien qu'il ouvre les yeux & qu'il voye dans ce lieu même, au milieu de toutes les misères humaines rassemblées, les Ministres destinés à les secourir, se promenant d'un air inattentif & distrait, ils vont machinalement & sans intérêt distribuer de malade en malade des alimens & des remèdes prescrits quelque fois avec une négligence meurtrière, leur ame se prête à des conversations indifférentes, & peut-être aux idées les plus gaies, les plus folles, la vanité, l'envie, la haine, toutes les passions règnent là comme ailleurs, s'occupent de leur objet, le poursuivent, & les gémissemens, les cris aigus de la douleur ne les détournent pas davantage, que le murmure d'un ruisseau n'interromploit une conversation animée.

On a peine à le concevoir; mais on a vu le même lit être à la fois le lit de la mort & le lit de la débauche, (voyez hôpital.) Tels sont les effets de l'habitude par rapport aux objets les plus capables d'émouvoir le cœur humain. Voilà pourquoi aucun enthousiasme ne se soutient, & comment sans enthousiasme les Ministres de la fondation la rempliront-ils toujours avec la même exactitude? Quel intérêt balancera en eux la paresse, ce poids attaché à la nature humaine, qui tend sans cesse à nous retenir dans l'inaction! Les précautions même que le fondateur a prises pour leur assurer un revenu constant, les dispensent de le mériter. Fondera-t-il des surveillans, des inspecteurs, pour faire exécuter les conditions de la fondation? Il en fera de ces inspecteurs comme de tous ceux que l'on établit pour maintenir quelque règle que ce soit. Si l'obstacle qui s'oppose à l'exécution de la règle vient de la paresse, la même paresse les empêchera d'y veiller; si c'est un intérêt pécuniaire, ils pourront aisément en partager le profit. (voyez Inspecteur.) Les surveillans eux mêmes auroient donc besoin d'être surveillés, & ou s'arrêteroit cette progression ridicule? Il est vrai qu'on a obligé les Chanoines à être assidus aux offices, en

réduisant presque tout leur revenu à des distributions manuelles; mais ce moyen ne peut obliger qu'à une assistance purement corporelle: Et de quelle utilité peut-il être pour tous les autres objets bien plus importants des fondations? Aussi presque toutes les fondations anciennes ont elles dégénéré de leur institution primitive: Alors le même esprit qui avoit fait naître les premières, en a fait établir de nouvelles sur le même plan, ou sur un plan différent; lesquelles, après avoir dégénéré à leur tour, sont aussi remplacées de la même manière. Les mesures sont ordinairement si bien prises par les fondateurs, pour mettre leurs établissemens à l'abri des innovations extérieures, qu'on trouve ordinairement plus aisé, & sans doute aussi plus honorable, de fonder de nouveaux établissemens, que de réformer les anciens; mais par ces doubles & triples emplois, le nombre des bouches inutiles dans la Société, & la somme des fonds tirés de la circulation générale, s'augmentent continuellement. Certaines fondations cessent encore d'être exécutées par une raison différente, & par le seul laps du tems: Ce sont les fondations faites en argent, en rente. On fait que toute espèce de rente a perdu à la longue presque toute sa valeur, par

deux principes. Le premier est l'augmentation graduelle & successive de la valeur numéraire du marc d'argent, qui fait que celui qui recevoit dans l'origine une livre valant douze onces d'argent, ne reçoit plus aujourd'hui, en vertu du même titre, qu'une de nos livres, qui ne vaut pas la soixante treizième partie de ces douze onces. Le second principe est l'accroissement de la masse d'argent, qui fait qu'on ne peut aujourd'hui se procurer qu'avec trois onces d'argent, ce qu'on avoit pour une once seule avant que l'Amérique fut découverte. Il n'y auroit pas grand inconvénient à cela, si ces fondations étoient entièrement annihilées; mais le corps de la fondation n'en subsiste pas moins, seulement les conditions n'en sont plus remplies: Par exemple, si les revenus d'un hôpital souffrent cette diminution, on supprimera les lits des malades & l'on se contentera de pourvoir à l'entretien des Chapelains.

3°. Je veux supposer qu'une fondation ait été dans son origine une utilité incontestable; qu'on ait pris des précautions suffisantes pour empêcher que la paresse & la négligence ne la fasse dégénérer; que la nature des fonds les mette à l'abri des révolutions du tems sur les richesses publi-

ques; l'immutabilité que les fondateurs ont cherché à lui donner, est encore un inconvénient considérable, parce que le tems amène de nouvelles révolutions, qui font disparoître l'utilité dont elle pouvoit être dans son origine, & qui peuvent même la rendre nuisible. La Société n'a pas toujours les mêmes besoins, la nature & la distribution des propriétés, la division entre les differens ordres du peuple, les opinions, les mœurs, les occupations générales de la nation ou de ses différentes portions, le climat même, les maladies & les autres accidens de la vie humaine éprouvent une variation continuelle: De nouveaux besoins naissent; d'autres cessent de se faire sentir, la proportion de ceux qui demeurent changent de jour en jour dans la Société, & avec eux disparoît ou diminue l'utilité des fondations destinées à y subvenir. Les guerres de Palestine ont donné lieu à des fondations sans nombre, dont l'utilité a cessé avec ces guerres. Sans parler des ordres religieux militaires, l'Europe est encore couverte de maladreries, quoique depuis longtems l'on ne connoisse plus la lèpre. La plupart de ces établissemens survivent longtems à leur utilité: Premièrement parce qu'il y a toujours des hommes qui en profitent, & qu'ils sont

intéressés à les maintenir: Secondement, parce que lors même que l'on est convaincu de leur inutilité, on est très longtems à prendre le parti de les détruire, à se décider, soit sur les mesures & les formalités nécessaires pour abbatre ces grands édifices affermis depuis tant de siècles, & qui souvent tiennent à d'autres batiments qu'on craint d'ébranler, soit sur l'usage ou le partage qu'on fera de leurs débris: Troisièmement parce qu'on est très longtems à se convaincre de leur inutilité, en sorte qu'ils ont quelque fois le tems de devenir nuisibles avant qu'on ait soupçonné qu'ils sont inutiles.

Il y a tout à présumer qu'une fondation, quelque utile qu'elle paroisse, deviendra un jour au moins inutile, peut-être nuisible, & le sera longtems: N'en est-ce pas assez pour arrêter tout fondateur qui se propose un autre but que celui de satisfaire sa vanité?

4°. Je n'ai rien dit encore du luxe, des édifices & du faste qui environnent les grandes fondations: Ce seroit quelquefois évaluer bien favorablement leur utilité, que de l'estimer, la centième partie de la dépense.

5°. Malheur à moi, si mon objet pouvoit être en présentant ces considérations;

de concentrer l'homme dans son seul intérêt ; de le rendre insensible au malheur & au bien être de ses semblables ; d'éteindre en lui l'esprit de citoyen ; & de substituer une prudence oisive & basse à la noble passion d'être utile aux hommes ! Je veux que l'humanité, que la passion du public, procure aux hommes les mêmes biens que la vanité des fondateurs, mais plus sûrement, plus complètement, à moins de frais, & sans le mélange des inconvénients dont je me suis plaint. Parmi les différents besoins de la Société qu'on voudroit remplir par la voye des établissemens durables ou des fondations, distinguons en deux sortes ; les uns appartiennent à la Société entière, & ne sont que le résultat des intérêts de chacune de ses parties en particulier : Tels sont les besoins généraux de l'humanité, la nourriture pour tous les hommes ; les bonnes mœurs & l'éducation des enfans, pour toutes les familles ; & cet intérêt est plus ou moins pressant pour les différents besoins : Car un homme sent plus vivement le besoin de nourriture, que l'intérêt qu'il a de donner à ses enfans une bonne éducation. Il ne faut pas beaucoup de réflexion pour se convaincre que cette première espèce de besoins de la Société, n'est point de nature à être remplie par des fon-

dations, ni par aucun autre moyen gratuit : Et qu'à cet égard le bien général doit être le résultat des efforts de chaque particulier pour son propre intérêt. Tout homme sain doit se procurer sa subsistance par son travail ; parce que s'il étoit nourri sans travailler il le seroit aux dépens de ceux qui travaillent : Ce que l'Etat doit à chacun de ses membres, c'est la destruction des obstacles qui les gêneroient dans leur industrie, ou qui les troubleroient dans la jouissance des produits qui en font la récompense. Si ces obstacles subsistent, les bienfaits particuliers ne diminueront point la pauvreté générale, parce que la cause restera toute entière. De même toutes les familles doivent l'éducation aux enfans qui y naissent : Elles y sont toutes intéressées immédiatement ; & ce n'est que des efforts de chacune en particulier que peut naître la perfection générale de l'éducation. Si vous vous amusez à fonder des maitres & des bourses dans des Colléges, l'utilité ne s'en fera sentir qu'à un petit nombre d'hommes favorisés au hasard & qui peut-être n'auront point les talens nécessaires pour en profiter : Ce ne sera pour toute la nation qu'une goutte répandue sur une vaste mer ; & vous aurez fait à très grands fraix de très petites choses.

choses. Et puis faut-il accoutumer les hommes à tout demander, à tout recevoir, à ne rien devoir à eux-mêmes? Cette espèce de mendicité qui s'étend dans toutes les conditions, dégrade un Peuple, & substitue à toutes les passions hautes un caractère de bassesse & d'intrigue. Les hommes sont-ils puissamment intéressés au bien que vous voulez leur procurer, laissez les faire : Voilà le grand, l'unique principe. Vous paroissent-ils s'y porter avec moins d'ardeur que vous ne désireriez? Augmentez leur intérêt. Vous voulez perfectionner l'éducation; proposez des prix à l'émulation des pères & des enfans; mais que ces prix soient offerts à quiconque peut les mériter; du moins dans chaque ordre de Citoyens; que les emplois & les places en tous genres deviennent la récompense du mérite, & la perspective assurée du travail, & vous verrez l'émulation s'allumer à la fois dans le sein de toutes les familles, bientôt votre Nation s'élèvera au dessus d'elle-même, vous aurez éclairé son esprit, vous lui aurez donné des mœurs, vous aurez fait de grandes choses & il ne vous en aura pas tant coûté que pour fonder un Collège.

L'autre classe de besoins publics auxquels

on a voulu subvenir par des fondations, comprend ceux qu'on peut regarder comme accidentels, qui bornés à certains lieux & à certains tems, entrent moins immédiatement dans le système de l'administration générale, & peuvent demander des secours particuliers. Il s'agira de remédier aux maux d'une disette, d'une épidémie, de pouvoir à l'entretien de quelques vieillards, de quelques orphelins, à la conservation des enfans exposés; de faire ou d'entretenir des travaux utiles à la commodité ou à la salubrité d'une Ville; de perfectionner l'agriculture ou quelques arts languissans dans un Canton; de récompenser des services rendus par un Citoyen à la Ville dont il est membre; d'y attirer des hommes célèbres par leurs talens, &c. Or il s'en faut beaucoup que la voie des établissemens publics & des fondations soit la meilleure pour proeurer aux hommes tous ces biens dans la plus grande étendue possible. L'Emploi libre des revenus d'une Communauté, ou la contribution de tous ses membres dans les cas où le besoin seroit pressant & général, une association libre & des souscriptions volontaires de quelques Citoyens généreux dans les cas où l'intérêt sera moins prochain & moins universellement senti; voilà de quoi remplir parfaite-

ment toutes sortes de vues vraiment utiles & cette méthode aura sur celle des fondations cet avantage inestimable, qu'elle n'est sujette à aucun abus important. Comme la contribution de chacun est entièrement volontaire, il est impossible que les fonds soient détournés de leur destination; s'ils l'étoient, la source en tariroit aussi-tôt: Il n'y a point d'argent perdu en fraix inutiles, en luxe, en batimens. C'est une société du même genre que celles qui se font dans le Commerce, avec cette différence, qu'elle n'a pour objet que le bien public; donc les fonds ne sont employés que sous les yeux des actionnaires, ils sont à portée de veiller à ce qu'ils soient employés de la manière la plus avantageuse. Les ressources ne sont point éternelles pour des besoins passagers. Le secours n'est jamais appliqué qu'à la partie de la société qui souffre, à la branche du Commerce qui languit.. Le besoin cesse t-il? la libéralité cesse; & son secours se tourne vers d'autres besoins. Il n'y a jamais de doubles, de triples emplois; parce que l'utilité actuelle reconnue est toujours ce qui détermine la générosité des bienfaiteurs publics; enfin cette méthode ne retire aucun fond de la circulation générale, les terres ne sont point

irrévocablement possédées par des mains paresseuses, & leurs productions sous la main d'un propriétaire actif, n'ont de bornes que celles de leur propre fécondité. Qu'on ne dise point que ce sont là des idées chimériques: L'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande sont remplies de pareilles sociétés, & en ressentent depuis plusieurs années les heureux effets. Ce qui a lieu en Angleterre peut avoir lieu en France: Et quoique on en dise les Anglois n'ont pas le Droit exclusif d'être Citoyens. Nous avons même déjà dans quelques Provinces des exemples de ces associations qui en prouvent la possibilité. Je citerai en particulier la Ville de Bayeux, dont les habitans se sont cottisés librement, pour bannir entièrement de leur Ville la mendicité, & y ont réussi, en fournissant du travail à tous les mendiants valides, & des aumônes à ceux qui ne le sont pas. Ce bel exemple mérite d'être proposé à l'émulation de toutes nos Villes: Rien ne sera si aisé quand on le voudra bien, que de tourner vers des objets d'une utilité générale & certaine, l'émulation & le goût d'une Nation aussi sensible à l'honneur que la nôtre, & aussi facile à se plier à toutes les impressions que le Gouvernement voudra & saura lui donner.

6°. Ces réflexions doivent faire applaudir aux sages restrictions que le Roi a mises par son Edit de 1749, à la liberté de faire des fondations nouvelles. Ajoutons qu'elles ne doivent laisser aucun doute sur le Droit incontestable qu'ont le Gouvernement dans l'ordre civil, le Gouvernement & l'Eglise dans l'ordre de la Religion, de disposer des fondations anciennes, d'en diriger les fonds à de nouveaux objets, ou mieux encore de les supprimer tout à fait. L'utilité publique est la loi suprême, & ne doit être balancée ni par un respect superstitieux pour ce qu'on appelle l'intention des fondateurs, comme si des particuliers ignorans & bornés avoient eu le droit d'enchaîner à leurs volontés capricieuses les générations qui n'étoient point encore; ni par la crainte de blesser les droits prétendus de certains corps, comme si les corps particuliers avoient quelques droits vis-à-vis l'Etat. Les Citoyens ont des droits, & des droits sacrés pour le corps même de la société, ils existent indépendamment d'elle; ils en sont les élémens nécessaires; & ils n'y entrent que pour se mettre, avec tous leurs droits, sous la protection de ces mêmes loix auxquelles ils sacrifient leur liberté. Mais les corps particuliers n'existent

point par eux mêmes ni pour eux ; ils ont été formés pour la société, & ils doivent cesser d'être au moment où ils cessent d'être utiles. Concluons qu'aucun ouvrage des hommes n'est fait pour l'immortalité , puisque les fondations toujours multipliées par la vanité, absorberont à la longue tous les fonds & toutes les propriétés particulières, il faut bien qu'on puisse à la fin les détruire. Si tous les hommes qui ont vécu avoient eu un tombeau, il auroit bien fallu pour trouver des terres à cultiver, renverser ces monumens stériles, & remuer les cendres des morts pour nourrir les vivans.





A N N O N C E S D E L I V R E S

E T

A V I S D I V E R S .

I.

Mémoires d'Euphémie, par M. d'ARNAUD. Yverdon 1769. A ces Mémoires qui, ne paroissent point avoir donné lieu au Drame d'EUPHE'MIE, mais plutôt ce Drame aux Mémoires, se trouve jointe une lettre dans laquelle l'Auteur, suivant l'usage, disserte sur sa pièce & sur le nouveau genre qu'elle doit créer & dont il avoit déjà donné le premier modèle dans son *Comte de Comminges*; on trouve dans les Mémoires le pathétique sombre qui caractérise les ouvrages de M. d'ARNAUD, & dans la lettre, des raisons solides en faveur de ce nouveau genre de Drame, qui suivant nous au reste, ne le feront point prendre; il est venu trop tard d'un siècle & peut être plus.

ENCYCLOPE'DIE *Oeconomique*, où *système general*. 1^o. D'œconomie Rustique, contenant les meilleures pratiques pour augmenter la fertilité & tirer le meilleur parti possible des différentes espèces de terres, des marais, des communes, des montagnes, des eaux, des denrées & des animaux tant sauvages que domestiques. On y trouve les connoissances les plus essentielles sur la culture & les usages des plantes; sur la culture & la perfection des fleurs; sur la greffe, la plantation & la taille des arbres; sur les instrumens & les outils pour toute sorte de culture; sur les labours, les engrais naturels & artificiels; sur le choix des grains, l'irrigation, le mélange des terres & leurs usages; sur l'exploitation des mines; sur les insectes utiles & nuisibles; sur les vers à soie & les abeilles; sur le choix, l'usage, l'entretien, les maladies & les remèdes de toute sorte de bétail & de la volaille; sur la chasse & la pêche; sur l'influence des météores, des saisons & du climat; sur les différentes productions de la terre & leurs qualités, &c.

2^o. D'œconomie domestique, contenant la conservation des grains, des semences, des fleurs, des fruits & des légumes; la

construction des granges, des greniers, des caves, des laiteries & des fruiteries; la manière de faire toutes sortes de fromages, de liqueurs, de compotes, de pâtes, de parfums, de confitures, de raisines, de glaces & autres choses d'office; la préparation du pain & des alimens, du lin & du chanvre; l'extraction des huiles & des sucres; la basse-cour, les embellissemens des avenues, des cours & des jardins, &c. avec une idée générale & suffisante des arts qui ont un rapport direct & immédiat à ces divers objets. 3°. D'œconomie Politique, contenant les vrais principes des rapports de l'industrie & du commerce avec l'Agriculture, & de l'influence de la police des Etats sur cet art, dont le succès fait la base de leur puissance & du bonheur de la Société. Ouvrage extrait des meilleurs livres qui ont paru jusqu'à ce jour sur ces matières, traitées chacune par des personnes instruites principalement sur une constante expérience: Le tout revû par quelques membres de la Société Oeconomique de Berne. Yverdon 1769.

Le titre seul de cet ouvrage, qui en indique le plan & le sujet, en démontre assez l'utilité & l'importance; ces sortes d'ouvrages, quoi qu'on puisse dire quelques critiques, sont devenus, non-seule-

218 JOURNAL HELVÉTIQUE

ment avantageux, mais nécessaires; nous avons déjà tant de livres sur ces matières, qu'est-il besoin, dit-on, d'en augmenter le nombre; mais c'est positivement cette abondance qui rend un choix utile & nécessaire; on ne peut pas tout lire & lors même qu'on le pourroit, bien peu de gens sont en état, de distinguer, ce qui est bon, de ce qui ne l'est pas, ce qui est vrai, de ce qui est faux; nous avons donc une très grande obligation à quiconque veut bien se charger pour nous, d'un travail pénible & dont nous eussions peut-être été incapables.

INSTRUCTIONS adressées par S.M. l'Impératrice de toutes les Russies, à la Commission établie pour travailler à l'exécution du projet d'un nouveau Code de Loix, traduit de l'Allemand, Yverdon, aux dépens de la Société Typographique. 1769. Le Public attendoit cet ouvrage avec impatience & c'est à lui seul à le juger; nous n'avons pas besoin de relever la grandeur des objets qu'il traite.

IL vient de sortir des presses d'Yverdon, les Vol. 7 & 8 du grand Dictionnaire d'Histoire Naturelle de BOMARE; & les Vol. 5 & 6 de la PHYSIOCRATIE. Nous avons annoncé en son tems les premiers volumes de ces deux ouvrages, dont nous avons rendu compte.

2.

AVIS sur la réimpression de l'Encyclopédie, ou Dictionnaire Universel des connoissances humaines. Edition par-tout corrigée, souvent refondue, & considérablement augmentée par de nouveaux articles. Par Souscription. Jamais on n'a formé un plan ni plus vaste ni plus utile que celui de rassembler dans un Dictionnaire toutes les connoissances humaines. Ce projet conçu & entrepris à Paris pour la gloire de la France, a essuyé, comme l'on fait, des obstacles & des contradictions sans nombre, qui ont beaucoup nui au succès de son exécution. Convaincu de son utilité, le Directeur de l'Imprimerie d'Yverdon, excité d'ailleurs par l'empressement à enlever les Editions de Paris & de Lucques de l'Encyclopédie, a pris toutes les mesures nécessaires pour en donner une nouvelle Edition, corrigée par-tout, souvent refondue & considérablement augmentée de cet important ouvrage. Il sera aidé par les Savans les plus distingués de la Suisse & de l'Italie. On y trouvera un grand nombre de nouveaux articles, qui ont été manifestement omis par l'effet de la précipitation, où l'on a entraîné les Auteurs, &

170 JOURNAL HELVETIQUE

par les dégoûts que l'on a donné à plusieurs d'entr'eux. L'on traitera à fonds un très-grand nombre d'articles qui ne s'y trouvent que très-légerement traités. En un mot, l'on fera enforte que les sciences y soient entièrement épuisées, & que l'ouvrage devienne un véritable DÉPÔT DES CONNOISSANCES HUMAINES découvertes à la date de l'Édition.

Ceux qui auront pris une idée des Editions de Paris & de Lucques de l'Encyclopédie, sentiront assez que nous ne faurions remplir la tâche immense que nous nous sommes imposée, de rendre ce dépôt universel des connoissances humaines, aussi complet qu'il est possible, sans en augmenter la masse typographique au moins d'un tiers. Cependant, en l'imprimant in 4to & en rendant l'Édition aussi serrée que le format & la beauté de l'impression le permettront, l'ouvrage pourra être renfermé dans 34 à 36 Volumes de matières, & 6 à 8 Volumes de planches.

L'Éditeur se propose aussi, outre les secours qui lui sont propres & que les Savans de l'Italie & de la Suisse lui fourniront, de profiter de toutes les corrections & augmentations de la nouvelle Edition de l'Encyclopédie, que l'on va mettre incessamment sous presse à Paris.

Il tirera de même du grand Vocabulaire François, qui s'imprime actuellement à Paris en 20 à 24 Vol. in 4to & de la Description des Arts & Métiers de l'Académie des Sciences, livres de grand prix, tout ce qu'il y a de plus intéressant, pour que son Ouvrage puisse en tenir lieu, & les rendre à ses souscripteurs aussi peu importans que la plus grande partie des livres renfermans quelques connoissances humaines.

Il donnera dans peu un prospectus détaillé de son plan universel, imprimé sur le papier & avec le caractère dont l'on fera usage dans tout l'ouvrage.

La souscription sera ouverte pendant cette année 1769, & l'on n'en imprimera qu'autant d'exemplaires qu'il en faudra pour remplir le nombre des souscriptions qui se trouveront faites à la fin de Décembre de la même année, chez les principaux Libraires de l'Europe. Ainsi on ne pourra avoir cet ouvrage qu'en souscrivant, & en souscrivant cette même année.

Le prix de la souscription sera de Liv. 8 de Suisse ou Liv. 12 de France pour chaque Volume de matières de 90 à 100 feuilles, d'une très-belle Edition: Et de Liv. 16 de Suisse ou Liv. 24 de France pour chaque Volume de planches aussi in-

4to., gravées avec le plus grand soin & l'exactitude la plus précise. En souscrivant, on payera le premier Volume: Le second se payera en recevant le premier & ainsi de suite jusqu'au dernier qui se livrera sans rien exiger.

On pourra souscrire en Suisse.

à Yverdon chez *Dupuget.*

Berne

la Société Typographique,

Lausanne

Grasset & Compagnie.

Heubach & Compagnie.

Genève

Isaac Bardin.

Albert Gosse.

Neuchâtel

Fauche.

les Editeurs du Mercure.

Zuric

Fuestj & Compagnie.

Bâle

Imhof & Fils.

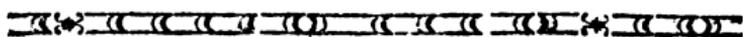
3.

DESCRPTION d'un Tour, sur lequel dix Ouvriers peuvent travailler chacun à un ouvrage différent, le reprendre & le quitter quand ils veulent, sans que la cessation de leur travail influe sur les occupations de leurs voisins. Extrait du voyage de l'Europe de M. PINGERON. On fait actuellement à Lorette des petites sonnettes de cuivre, qui étant bénies, passent dans le pays pour avoir la propriété de conjurer les orages, lorsqu'on

les sonne en parcourant le champ qui paroît menacé. Ce n'est que depuis un petit nombre d'années qu'on ne les tire plus de la Ville de Nuremberg en Allemagne, où on les fondoit auparavant. Comme toutes les Villes s'éclairerent sur leurs véritables intérêts, Lorette s'est apperçû qu'il étoit inutile d'envoyer beaucoup d'argent chez l'étranger, pour ne tirer au plus que les honoraires du Prêtre qui bénit les sonnettes ; elle fait fabriquer ces dernières chez elle ; tout est profit, excepté la matière première, qui, à ce que je crois, se tire encore des Etats du Pape. Un Prélat, qui commandoit à Lorette, a fait les frais de la manufacture ; & un de ses domestiques, qui étoit Allemand de Nation, imagina le tour que je vais décrire ; il est digne de la curiosité des étrangers, à qui on ne le montre qu'avec beaucoup de peine, sur-tout à ceux que l'on soupçonne des pays où on n'a pas grande foi aux effets des sonnettes.

Ce tour est composé d'une très grande roue semblable à celle d'un coutelier, qu'un seul homme mène. Cette grande roue porte une courroie qui fait tourner un arbre de fer, sur lequel sont autant de poulies qu'il y a de petits tours particuliers. Sur chacune de ces poulies est une courroie qui mène un petit arbre, sur lequel se place la clochette qu'on veut finir. L'arbre principal est au milieu des deux

banes , sur lesquels sont les tours particuliers, ayant chacun leurs pointes. Il est facile de concevoir un moyen d'empêcher qu'un des petits tours ne participe au mouvement général. Les Ouvriers sont les uns vis-à-vis des autres, cinq d'un côté & autant de l'autre. On pourroit appliquer le même mécanisme dans certains cas où l'on auroit besoin de faire agir plusieurs tours pour fabriquer divers petits ouvrages. Ceux qui n'auroient pas pu concevoir assez nettement le principe de ce tour ingénieux, pourront consulter le grand ouvrage que M. PINGRON donnera sur les arts utiles ; ils y verront la figure & les développemens de ce tour dessiné sur les lieux ; on y trouvera encore nombre de machines que ce Voyageur a recueillies dans ses longues courses, où il a toujours eû en vue l'état actuel de l'industrie des Peuples de l'Europe, & les progrès qu'ils ont faits dans les arts libéraux & mécaniques. Ces objets intéressans sont cependant ceux dont les livres de voyage ne parlent point, on dont ils ne traitent que d'une manière si vague, qu'elle devient inutile aux Manufacturiers & aux Artistes, Montconys, Voyageur françois, & Uffembach, Voyageur allemand, sont presque les seuls exempts de ce reproche.



O D E.

S U R L A C O L E R E ,

L'ETHNA . dont la bouche fumante
 Vomit la flamme & le trépas ;
 L'Eridan , dont l'onde écumante
 Roule sans cesse avec fracas ;
 Les coups redoublés , du tonnerre
 Qui semblent menacer la terre
 De l'écraser du poids des Cieux ,
 Et les plus terribles ravages ,
 Ne sont que de foibles images
 De la Colère & de ses feux.

Sa rage en ruines féconde ,
 Se nourrit d'objets ténébreux ;
 De débris embrasés du monde ,
 Elle aime à repaître ses yeux ;
 Ses mains cruelles , meurtrières ,
 Renversent des Villes entières ,
 En massacrent les habitans ;
 Insensible aux larmes des pères ,
 Elle va dans le flanc des mères
 S'abreuver du sang des enfans.

C'est toi , monstre en crimes fertile ,
 Qui changeant en férocité
 La guerrière vertu d'Achile ,
 En fait un Héros détesté.
 Il t'écoute , il ternit sa gloire ,

Il traîne à son char de victoire
 Hector vaincu. . . . mais glorieux.
 Plus malheureux il trouve Homère,
 Qui chantant jusqu'à sa colère,
 L'élève au rang des demi-Dieux,

Oui, la véritable vaillance
 Sait triompher de la fureur.
 Viens, vois le Héros de la France,
 L'humanité règne en son cœur;
 Dans sa main il tient le tonnerre:
 Il peut frapper. . . . mais il est père
 De ses fanatiques Sujets,
 Et ce n'est point par la famine
 Qu'il veut les vaincre, il se destine
 À les gagner par ses bienfaits.

Où sont ces temps pleins d'alégresse,
 Où plus simples, plus vertueux,
 Loin de l'importune richesse,
 Tous les Mortels vivoient heureux?
 Ne connoissant qu'un même père,
 Chez eux tout le monde étoit frère,
 Le vice étoit seul combattu;
 Jamais la Colère sanglante
 Ne fouilloit la terre abondante,
 Séjour heureux de la vertu.

Mais bientôt les Dieux du Ténare,
 Jaloux du bonheur des Humains,
 S'assemblent au fond du Tartare,
 Armes de serpens inhumains.
 La Colère ardente & farouche
 Distille un venin de sa bouche,
 Dont l'odeur infecte les airs.

Pluton , d'une voix formidable ,
 Donne cet ordre redoutable
 A tous les Monstres des Enfers.

Allez, faites trembler la Terre ,
 Effrayez la par des forfaits ,
 Troublez cette Paix salutaire
 Qui rend les Mortels satisfaits :
 Que la Vertu soit la victime
 De tous les partisans du crime ;
 Qu'eux seuls éprouvent vos faveurs :
 N'ayez d'autres ennemis qu'elle ;
 Et pour me prouver votre zèle ,
 Signalez-vous par des fureurs.

Changez en trahison perfide
 La douce & la tendre amitié ;
 Prenez la Colère pour guide ,
 Fermez vos cœurs à la Pitié :
 Armez le fils contre le père ,
 Armez la sœur contre le frère ;
 Frappez, que tout meure , écrasez ;
 A me venger que l'on s'apprête :
 Partez , que rien ne vous arrête ;
 Pluton ordonne , obéissez.

Il dit : la terre qui s'entr'ouvre ,
 Présente un spectacle odieux ;
 Au même instant elle se couvre
 Des Monstres les plus furieux :
 A leur tête on voit la Colère ,
 Devant elle l'affreux Cerbère
 Pousse de longs rugissemens ,
 Et des serpens impitoyables ,
 Sur ses trois têtes effroyables ,

Troublent l'air de leurs siffemens.

La Paix , cette aimable Déesse ,
 Qui fait le bonheur des Humains ,
 Aux Cieux confiant sa tristesse ,
 Y lève ses tremblantes mains ;
 Soupire , & bientôt éplorée ,
 Regretant le siècle d'Astrée ,
 Baisse ses yeux mouillés de pleurs ,
 Et quittant pour jamais la terre ,
 Va près du Maître du Tonnerre
 Se consoler de ses douleurs.

La Colère voit l'Innocence
 Avec la Paix voler aux Cieux :
 Victorieuse , elle s'avance ,
 Déjà tout brule de ses feux :
 Ils sont allumés dans les Villes ,
 Jusques dans les Hameaux tranquilles ,
 Sa main excite la fureur ;
 Les Rois sont en proie à ses flames ,
 Elle s'empare de leurs ames ,
 Sans s'étonner de leur grandeur.

Je l'apperçois cette Furie ,
 Ses yeux sont couverts d'un bandeau ;
 Dans sa main au crime enhardie ,
 Brille un sacrilège couteau ;
 Sa bouche est sanglante & livide ,
 Sa marche est lente , elle est rapide ,
 Elle s'égare en sa fureur ,
 Et se punissant de ses crimes ,
 Au lieu de frapper ses victimes ,
 Elle perce son propre cœur.

Mais renaissent au cœur d'Atrée,
Plus forte que la voix du sang,
Du fils de son frère . . . égarée,
Je la vois déchirer le flanc ;
Et sans pitié de son enfance,
D'Atrée irritant la vengeance,
Epoux, frère dénaturé,
Il offre au malheureux Thieste,
(O Dieux, quel breuvage funeste !)
Le sang de son fils massacré.

Montrez-nous, Temple de Mémoire,
Temple où règne la vérité,
Le nom du Mortel que la gloire
Consacre à l'immortalité.
Est-ce un Roi qui dans sa colère,
Aussi barbare que Tibère,
Foule aux pieds toutes les Vertus ?
Non, c'est un Roi dont la clémence
Réunit à la bienfaisance
L'ame sensible de Titus.



E N I G M E.

Je suis de tous les tems , je suis de tous les lieux ;
 J'exerce mon pouvois sur tout ce qui respire ,
 Funeste quelquefois aux jeunes comme aux vieux ,
 Je pourrois promptement dépeupler un Empire ,
 Le plus souvent pourtant , je ne suis pas facheux .
 Deux nobles régions forment ma résidence :
 Au plus haut lieu placé , je suis peu dangereux ;
 Mais si par cas fortuit on bien par imprudence ,
 Je tombe un peu plus bas , on craint l'événement .
 Tu crois m'avoir trouvé ; cela pourroit bien être
 Cependant il faudroit réfléchir un moment ,
 Plus aisément après tu pourras me connoître .
 Je voudrois même avant t'apprendre qu'aux vieillards
 Je fais beaucoup de mal , que ma fureur augmente ;
 Dans le tems des frimats , des vents & des brouil-
 lards .

Jadis sans autre nom , j'ai donné l'épouvante ,
 A présent même encor , je me fais redouter
 Si j'en veux à quelqu'un il ne peut m'éviter .
 Je sçais toujours trouver ; quelqu'endroit qu'on
 habite ;

Mais j'en dis trop , lecteur , cesse donc de chercher
 Je suis assez connu , mon nom n'est point mystère ,
 En vain pour t'exercer , je voudrois me cacher
 Sans me voir , on m'entend . car je ne peux me
 taire .

A V I S.

UNE femme nommée SCHMID, demeurant à Serrières, à demi lieue de Neuchâtel en Suisse, a un secret infailible pour détruire le ver plat soit folitaire, & guérir les chancres les plus invéterés : Elle a un grand nombre de certificats authentiques, qui prouvent la bonté de son secret, dans plusieurs cures heureuses qu'elle a faites dans divers quartiers de la Suisse & dans ce pays.



T A B L E.

S UITE des réponses de M. Franklin. pa.	115
Digression sur l'homme aimable, sur l'ennui & sur l'amour propre.	138
Graces au Mercure de France.	153
La vertu sociale.	165
Poème champêtre.	179
Pensées.	185
De l'exercice: Consideré comme moyen : de rétablir la santé.	191
Des fondations. Art. de l'Encyclopédie.	195
Annonces de Livres & Avis divers.	215
Ode sur la colere.	225
Enigme.	230
Logogriphe.	231